



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Chamfort, S.R.N.

Mustapha et Léangir.

842.5
C44mz
cop.2





M U S T A P H A

E T

Z E A N G I R ,

T R A G É D I E

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

*Représentée sur le Théâtre de Fontainebleau ,
devant leurs MAJESTÉS, le premiere No-
vembre 1776 & le 7 Novembre 1777.*

A Paris , sur le Théâtre de la Comédie Françoisé , le
15 Décembre 1777.

D É D I É E A LA REINE ,

Par M. DE CHAMFORT , Secrétaire des Comman-
demens de Monsieur le Prince de CONDÉ , Men-
bre de l'Académie de Marseille.



A V I G N O N ,

Chez J A C Q U E S G A R I G A N , Imprimeur - Li-
braire , Place Saint-Didier.

1792.

1800.

60



A C T E U R S .

SOLIMAN , Empereur des Turcs , M. *Brizard* .

ROXELANE , Epouse de Soliman , Mme. *Vestris* .

MUSTAPHA , Fils aîné de Soliman , mais d'une
autre Femme , M. *Larive* .

ZÉANGIR , Fils de Soliman & de Roxelane , M. *Molé* .

AZÉMIRE , Princesse de Perse , Mlle. *Sainval* , cad.

OSMAN , Grand-Vifir , M. *Duffaut* .

ALI , Chef des Janiffaires , M. *Vanhove* .

ACHMET , Ancien Gouverneur de Mustapha ,
M. *Dauberval* .

FÉLIME , Confidente d'Azémire , Mlle. *la Chassigne* .

NESSIR , GARDES .

745112

La Scène est dans le Serrail de Constantinople , autrement Bizance .

LOCKED STACKS

842.5

C44712
C.2



MUSTAPHA, TRAGÉDIE

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ROXELANE, OSMAN.

Oui, Madame, en secret le Sultan vient d'entendre
Le récit des succès que je dois vous apprendre ;
Les Hongrois sont vaincus, & Témefvar surpris,
Garant de ma victoire, en est encor le prix.
Mais tout prêt d'obtenir une gloire nouvelle,
Dans Bizance aujourd'hui quel ordre me rappelle ?

ROXELANE.

Eh ! quoi, vous l'ignorez ! ... Oui, c'est moi seule, Osman
Dont les soins ont hâté l'ordre de Soliman.
Visir, notre ennemi se livre à ma vengeance.
Le Prince, dès ce jour, va paraître à Bizance ;
Il revient : ce moment doit décider enfin
Et du sort de l'Empire & de nostre destin.
On saura si toujours puissante, fortunée,
Roxelane, vingtans d'honneur environnée,
Qui vit du monde entier l'arbitre à ses genoux,
Tremblera sous les loix du fils de son époux ;
Ou si de Zéangir l'heureuse & tendre mere,
Dans le sein des grandeurs achevant sa carrière,
Distant les volontés d'un fils respectueux,
De l'Univers encore attachera les yeux.

OSMAN.

Que n'ai-je, en abattant une tête ennemie,
Assuré d'un seul coup vos grandeurs & ma vie !
J'osais vous en flatter : le Sultan soupçonneux
M'ordonnait de saisir un fils victorieux
Dans son Gouvernement au sein de l'Amasie ;
Je pars sur cet espoir : j'arrive dans l'Asie,
J'y vois notre ennemi des peuples révééré,
Chéri de ses Soldats, par-tout idolâtré.
Ma présence effrayait leur tendresse alarmée,
Et si le moindre indice eût instruit son armée

4 **MUSTAPHA ET ZEANGIR ;**
De l'ordre & du dessein qui conduisait mes pas ;
Je périsais , Madame , & ne vous servais pas.

R O X E L A N E .

Soyez tranquille , Osman , vous m'avez bien servie :
Puisqu'on l'aime à ce point , qu'il tremble pour sa vie.
Je fais que Soliman n'a point , dans ses rigueurs ,
De ses cruels ayeux déployé les fureurs ;
Que souvent , près de lui , la terre avec surprise
Sur le trône Ottoman vit la clémence assise ;
Mais s'il est moins féroce , il est plus soupçonneux ,
Plus despote , plus fier , non moins terrible qu'eux.
J'ignore , si d'ailleurs , au comble de la gloire ,
Couronné quarante ans des mains de la victoire
Sans regret par son fils un pere est égalé ;
Mais le fils est perdu , si le pere a tremblé.

O S M A N .

Ne m'écrivez-vous point qu'une lettre surprise
Par une main vénale entre vos mains remise ,
Du Prince & de Thamas trahissant les secrets ,
Doit prouver qu'à la Perse il vend nos intérêts ?
Cette lettre , sans doute , au Sultan parvenue..

R O X E L A N E .

Cette lettre , Visir , est encore inconnuë.
Mais apprenez quel prix le Sultan , par ma voix ,
Annonce en ce moment au vainqueur des Hongrois.
De ma fille à vos vœux par mon choix destinée
Il daigne à ma priere approuver l'hymenée ,
Et ce nœud sans retour unit nos intérêts.
J'ai pu , jusqu'aujourd'hui , sans nuire à nos projets ,
Dans le fond de mon cœur ne point laisser surprendre
Tous les secrets qu'ici j'abandonne à mon gendre.
Ecoutez : du moment qu'un hymen glorieux
Du Sultan pour jamais m'eut asservi les vœux ,
Je redoutai le Prince ; idole de son pere ,
Il pouvait devenir le vengeur de sa mere :
Il pouvait... Cher Osman , j'en frémissais d'horreur ;
Au faite du pouvoir , au sein de la grandeur ,
Du Serrail , de l'Etat souveraine paisible ,
Je voyais dans le fond de ce Palais terrible
Cet enfant s'élever pour m'imposer la Loi :
Chaque instant redoublait ma haine & mon effroi.
Les cœurs volaient vers lui : sa fierté , son courage ,
Ses vertus s'annonçaient dans les jeux de son âge ,
Et ma rivale , un jour arbitre de mon sort ,
M'eût présenté le choix des fers ou de la mort.
Tandis que ces dangers occupaient ma prudence ,
Le Ciel de Zéangir m'accorda la naissance ;
Je triomphais , Osman , j'étais mere : & ce nom
Ouvrait un champ plus vaste à mon ambition ;
Je cachai toutefois ma superbe espérance ;

6 MUSTAPHA ET ZEANGIR,
OSMAN.

Hatez-vous : qu'à l'instant l'arrêt soit prononcé ,
Avent que l'ennemi que vous voulez proscrire
Sur le cœur de son pere ait repris son empire.
Mais ne craignez-vous point cette ardente amitié
Dont votre fils , Madame , à son frere est lié ?
Vous-même , pardonnez à ce discours sincere ,
Vous-même , l'envoyant sur les pas de son frere ,
D'une amitié fatale avez serré les nœuds.

ROXELANE.

Eh ! quoi ! fallait-il donc qu'enchaîné dans ces lieux ,
Au sentier de l'honneur mon fils n'ôsat paraître ?
Entouré de Héros , Zéangir voulut l'être.
Je l'adore ; il est vrai , mais c'est avec grandeur.
J'approuvai , j'admiraï , j'excitai son ardeur :
La politique même appuyat sa priere :
Du Trône sous ses pas j'abaissais la barriere.
Je crus que signalant un heureuse valeur ,
Il devait à nos vœux promettre un Empereur
Digne de soutenir la splendeur Ottomane.
Eh ! comment soupçonner qu'un fils de Roxelane.
Si près de ce haut rang , pourrait le dédaigner ,
Et former d'autres vœux que celui de régner ?
Mais , non : rassurez-vous , quel excès de prudence
Redoute une amitié , vaine erreur de l'enfance ,
Præstige d'un moment , dont les faibles lueurs
Vont soudain disparaître à l'éclat des grandeurs ?
Mon fils....

OSMAN.

Vous ignorez à quel excès il l'aime.
Je ne puis vous tromper , ni me tromper moi-même :
Je déteste le Prince autant que je le crains ;
Il doit haïr en moi l'ouvrage de vos mains ,
Un Visir qui le brave & bienrôt votre gendre ;
D'Ibrahim qu'il aimait il veut venger la cendre ,
Successeur d'Ibrahim , je puis prévoir mon sort.
S'il vit , je dois trembler : s'il regne , je suis mort :
Jugez sur les destins quel intérêt m'éclaire.
Perdez votre ennemi , mais redoutez son frere
Par des nœuds éternels ils son unis tous deux.

ROXELANE.

Zéangir ! Ciel ! mon fils ! il trahirait mes vœux !
Ah ! s'il étoit possible.... Oui , malgré ma tendresse....
Je suis mere , il le fait , mais mere sans faiblesse.
Ses frivoles douleurs ne pourraient m'alarmer ,
Et mon cœur en l'aimant fait comme il faut l'aimer.

OSMAN.

Il est d'autres périls dont je dois vous instruire.
Je crains que dans ces lieux , cette jeune Azémire
N'ouvre à l'amour ensin le cœur de votre fils.

De mon fils près du Prince on éleva l'enfance ,
 Et même l'amitié , vain fruit des premiers ans ,
 Sembla mêler son charme à leurs jeux innocens .
 Bientôt mon ennemi , plus âgé que son frere ,
 S'enflammant au récit des exploits de son pere ,
 S'indigna de languir dans le sein du repos ,
 Et brûla de marcher sur les pas des Héros .
 Avec plus d'art alors cachant ma jalousie ,
 Je fis à son pouvoir confier l'Amasie ,
 Et , tandis que mes soins l'exilaient prudemment ,
 Tout l'empire me vit avec étonnement
 Assurer à ce Prince un si noble partage ,
 De l'héritier du Trône ordinaire apanage ;
 Sa mere auprès de lui courut cacher ses pleurs .
 Mon fils demeuré seul , attira tous les cœurs :
 Mon fils à ses vertus fait unir l'art de plaire ;
 Presqu'autant qu'à moi-même il fut cher à son pere ;
 Et , remplaçant bientôt le rival que je crains ,
 Déjà , sans les connaître , il servait mes desseins .
 Je goûtais , en silence , une joie inquiete ;
 Lorsque , las de payer le prix de sa défaite ,
 Thamas à Soliman refusa les tributs ,
 Salaire de la Paix que l'on vend aux Vaincus ;
 Il fallut pour arbitre appeller la Victoire .
 Le Prince jeune , ardent , animé par la gloire ,
 Brigua près du Sultan l'honneur de commander :
 Aux vœux de tout l'Empire il me fallut céder
 Eh ! qui savait , Osman , si la guerre inconstante ,
 Punissant d'un soldat la valeur imprudente ,
 N'aurait pu ?... Vain espoir ! les Persans terrassés ,
 Trois fois dans leurs déserts devant lui dispersés ,
 La fille de Thamas , aux chaînes réservée ,
 Dans Tauris pris d'affaut par ses mains enlevée ,
 Ces rapides exploits l'ont mis , dès son printems ,
 Au rang de ces Héros , honneur des Ottomans .
 J'en rends graces au Ciel... Oui , c'est sa renommée ,
 Cet amour , ces transports du Peuple & de l'armée .
 Qui , d'un maître superbe aigrissant les soupçons ,
 A ses regards jaloux ont paru des affronts .
 Il n'a pu se contraindre , & son impatience
 Rappelle , sans détour , le Prince dans Byfance :
 Je m'en applaudissais , quand le sort dans mes mains
 Fit passer cet écrit propice à mes desseins :
 Je voulais au Sultan contre un fils que j'abhorre...
 Il faut que ce billet soit plus funeste encore ,
 Le Prince est violent & son malheur l'aigrit ;
 Il est fier , inflexible , il me hait , ... il suffit .
 Je fais l'art de pousser ce superbe courage
 A des emportemens qui serviront ma rage ;
 Son orgueil finira ce que j'ai commencé .

TRAGEDIE.
ROXELANE.

7

J'ai mes desseins , Osman ; captive dans Tauris ,
Je la fis demander au Vainqueur de son pere.
La fille de Thamas peut m'être nécessaire ;
Vous saurez mes projets , quand il en sera tems.
Allez ; j'attends mon fils ; profitez des instans ,
Assiégez mon époux : Sultane & belle-mere ,
Jusqu'au moment fatal je dois ici me taire :
Parlez : de ses soupçons nourrissez la fureur ;
C'est par eux qu'en secret j'ai détruit dans son cœur
Ce fameux Ibrahim , cet ami de son maître ,
S'il est vrai toutefois qu'un sujet puisse l'être.
Plus craint , notre ennemi sera plus odieux.
Du despotisme ici tel est le sort affreux :
Ainsi que la terreur le danger l'environne :
Tout tremble à ses genoux , il tremble sur le Trône.
On vient. C'est Zéangir un instant d'entretien
Me dévoilant son cœur va décider le mien.

SCENE II.
ROXELANE, ZÉANGIR.
ROXELANE.

MOn fils , le tems approche , ou , devantant votre âge ,
De mes soins maternels accomplissant l'ouvrage ,
Vous devez assurer l'effet de mes desseins.
Elevez votre cœur Jusques à vos destins.
Le Sultan , (notre amour veut en vain nous le taire)
Touche au terme fatal de sa longue carrière ;
De l'Euphrate au Danube , & d'Ormus à Tunis * ;
Cent peuples , sous ses loix étonnés d'être unis ,
Vont voir à qui le sort doit remettre en partage
De sceptres , de grandeurs cet immense héritage.
Le Prince , après huit ans , rappelé dans ces lieux...

Z É A N G I R.

Ah !... je tremble pour lui.

ROXELANE.

Qui ! vous ? , mon fils !... ^(à part.) O Cieux !

Z É A N G I R.

C'est pour lui que j'accours : souffrez que ma priere
Implore vos bontés en faveur de mon frere.
Les enfans des Sultans , (vous ne l'ignorez pas)
Bannis pour commander en de lointains climats ,
Ne peuvent en sortir sans l'ordre de leur pere ;
Mais cet ordre est souvent terrible , sanguinaire.
Sur le seuil du Palais si mon frere immolé...

* Les Flottes de Soliman pénétrèrent jusques dans le Golfe Persique.

MUSTAPHA ET ZEANGIR,
ROXELANE.

Et voilà de quels soins votre cœur est troublé !
De nos grands intérêts quand mon ame est remplie !
Quand vous devez régler le sort de notre vie !

Z E A N G I R.

Moi !

R O X E L A N E.

(à part.)

Vous.... Ciel ! qu'il est loin de concevoir mes vœux.

Ceux dont ici pour vous le zèle ouvre les yeux
Vous tracent vers le trône un chemin légitime.

Z E A N G I R.

Le trône est à mon frere , y penser est un crime.

R O X E L A N E.

Il est vrai qu'en effet , s'il eût persévéré,
S'il eût vaincu l'orgueil dont il est dévoré,
S'il n'eût trahi l'Etat , vous n'y pouviez prétendre.

Z E A N G I R.

Qui ? lui ! trahir l'Etat ! ô Ciel ! puis-je l'entendre ?

Croyez qu'en cet instant , pour dompter mon courroux ,
J'ai besoin du respect que mon cœur a pour vous.

Qui venais-je implorer ; quel appui pour mon frere !

R O X E L A N E.

Eh bien ! préparez vous à braver votre pere ;

Prouvez-lui que ce fils , noirci , calompié ,

D'aucun traité secret à Thamas n'est lié :

Que depuis son rappel , ses délais qu'on redoute ,

Sur lui , sur ses desseins ne laissent aucun doute.

Mais tremblez que son pere aujourd'hui , dans ces lieux ,

N'ait de la trahison la preuve sous ses yeux.

Z E A N G I R.

Quoi !.... non , je ne crains rien , rien que la calomnie.

Rougissez du supçon qui veut flétrir sa vie ,

Il est indigne , affreux.

R O X E L A N E.

Modérez-vous , mon fils.

Eh bien ! nous pourrons voir nos doutes éclaircis.

Cependant vous deviez , s'il faut ici le dire ,

Excuser une erreur qui vous donne un empire.

Vous le sacrifiez. Quel repentir un jour !...

Z E A N G I R.

Moi ! jamais.

R O X E L A N E.

Prévenez ce funeste retour.

Quel fruit de mes travaux ! Quel indigne salaire !

Savez-vous pour son fils ce qu'a fait votre mere ?

Savez-vous quels degrés préparant ma grandeur ,

D'avance , par mes soins , fondaient votre bonheur ?

Née , on vous l'a pu dire , au sein de l'Italie ,

Surprise sur les mers qui baignent ma patrie ,

Esclave ,



MUSTAPHA ET ZEANGIR,
Z É A N G I R.

Je tremble de le dire.

R O X E L A N E.

Parlez.

Z E A N G I R.

Si mon destin m'écarte de l'Empire ,
Il est un bien plus cher & plus fait pour mon cœur ;
Qui pourroit à mes yeux remplacer la grandeur.
Sans vous , sans vos bontés je n'y dois point prétendre :
Je l'oserais par vous.

R O X E L A N E.

Je ne puis vous entendre ,
Mais quelque soit ce bien pour vous si précieux ,
Mon fils , il est à vous , si vous ouvrez les yeux.
Votre imprudence ici renonce au rang suprême ,
Vous en voyez le fruit , & dans cet instant même :
Il vous faut implorer mon secours , ma faveur ;
Régnez , & de vous seul dépend votre bonheur ,
Et sans avoir besoin qu'une mere y consente ,
Vous verrez à vos loix la terre obéissante.

S C E N E I I I.

Z E A N G I R , *seul*

Quels assauts on prépare à ce cœur effrayé !
Craindrais-je pour l'Amour tremblant pour l'amitié ?
O mon frere ! ô cher Prince ! après un an d'absence ,
Hélas ! était-ce à moi de craindre sa présence ?
J'augmenté ses dangers.... je vole à ton secours....
Et c'est ma mere , ô Ciel ! qui menace tes jours.
Se peut-il que d'un crime on me rende complice ,
Et que je fois formé d'un sang qui te haïsse ?

S C E N E I V.

Z E A N G I R , A Z E M I R E.

Z E A N G I R.

AH ! Princesse , apprenez , partagez ma douleur.
Ma voix , de la Sultane implorant la faveur ,
Et de mes feux secrets découvrant le mystère ,
Allait à mon bonheur intéresser ma mere ,
Quand j'ai compris soudain sur un affreux discours ;
Quels périls vont du Prince environner les jours.

A Z E M I R E.

Eh ! quoi , que faut-il craindre ? Et quel nouvel orage....

Z E A N G I R.

Souffrez qu'entre vous deux mon ame se partage ,
Que d'un frere à vos yeux j'ose occuper mon cœur.
Vous pouvez le hair , je le fais.

TRAGÉDIE. TRU M

A Z E M I R E.

Moi, Seigneur !

Z E A N G I R.

Je ne me flatte point, par lui seul prisonniere,
C'est par lui qu'Azémire est aux mains de mon pere.
L'infant où je vous vis est un malheur pour vous,
Et mon frere est l'objet d'un trop juste courroux.

A Z E M I R E.

Par mon seul intérêt mon ame prévenue
A ses vertus, Seigneur, n'a point fermé ma vue :
Je suis loin de hair un généreux vainqueur.
Ses soins ont de mes fers adouci la rigueur ;
Il a même permis que mes yeux, dans son ame,
Vissent... quelle amitié pour son frere l'enflame !

Z E A N G I R.

Ah ! que n'avez-vous pu lire au fond de son cœur
De tous ses sentimens connaître la grandeur,
Vous sauriez à quel point son amitié m'est chere.

A Z E M I R E.

Je vous l'ai dit, Seigneur, j'admire votre frere ;
Je sens que son danger doit vous faire frémir.
Quel est-il ?

Z E A N G I R.

On prétend, on ose soutenir
Qu'avec Tamas, Madame, il est d'intelligence.

A Z E M I R E.

O Ciel ! qui peut ainsi flétrir son innocence ?

Z E A N G I R.

Des ces affreux soupçons je confondrai l'auteur.
Mais, si j'ose à mon tour, soigneux de mon bonheur.

A Z E M I R E.

Faut-il que de mes vœux vous le fassiez dépendre ?
D'un trop funeste amour que devez-vous attendre ?

Nos destins par l'Hymen peuvent-ils être unis ?
Thamas & Soliman, éternels ennemis,

Dans le cours d'un long regne, illustre par la guerre,
De leurs sanglans débats ont occupé la terre ;

Et, malgré ses succès, votre pere, Seigneur,
Laisse, au seul nom du mien, éclater sa fureur.

Je vois que votre amour gémit de ce langage ;
Mais mon cœur, je le sens, gémirait davantage,

Si le vôtre, Seigneur, par le tems détrompé,
Me reprochoit l'espoir dont il s'est occupé.

Z E A N G I R.

Non : je serai moi seul l'auteur de mon supplice ;
Cruelle ; je vous dois cette affreuse justice.

Mais je veux, malgré vous, par mes soins redoublés,
Triompher des raisons qu'ici vous rassemblés,

Et si dans vos refus, votre ame persévère,
Mes larmes couleront dans le sein de mon frere.

SCENE V.

AZEMIRE, FELIME.

AZEMIRE.

Dans le sein de son frere.... ah ! souvenir fatal !
 Pour essuyer ses pleurs, il attend son rival.
 Quelle épreuve ! & c'est moi , grand Dieu ! qui la prépare.

FELIME.

Je conçois les terreurs où votre cœur s'égaré ;
 Mais un môt, pardonnez , pouvait les prévenir.
 L'aveu de votre amour....

AZEMIRE.

J'ai dû le retenir.

Quand un ordre cruel , m'appellant à Bizance ,
 Du Prince , après trois mois , m'eut ravi la présence ,
 Sa tendresse , Félimé , exigea de ma foi
 Que ce fatal secret ne fût livré qu'à toi.
 Il craignait pour tous deux sa cruelle ennemie.
 Est-ce elle dont la haine arme la calomnie ?
 A-t-il pour notre Hymen sollicité Thamas !
 O Ciel ! que de dangers j'assemble sur ses pas !
 Etrange aveuglement d'un amour téméraire !
 Ces raisons qu'à l'instant j'opposais à son frere
 Contre le Prince hélas ! parlaient plus fortement ,
 Je les sentais à peine auprès de mon amant ;
 Et quand plus que jamais ma flamme est combattue ,
 C'est l'amour d'un rival qui les offre à ma vue !

FELIME.

Je frémis avec vous pour vous même & pour eux ;
 Eh ! qui peut sans douleur voir deux cœurs vertueux
 Briser les noeuds sacrés d'une amitié si chere ,
 Et contraints de haïr un rival dans un frere.

AZEMIRE.

'Ah ! loin d'aigrir les maux d'un cœur trop agité ,
 Peins-moi , plutôt , peins-moi leur générosité ;
 Peins-moi de deux rivaux l'amitié courageuse ,
 De ces nobles combats sortant victorieuse ;
 Et d'un exemple unique étonnant l'univers.
 Mais un Trône , l'Amour , des intérêts si chers...
 Fuyez , soupçons affreux ; gardez-vous de paraître.
 Quel espoir , cher amant , dans mon cœur vient de naître.
 Quand ton frere à mes yeux partageant mon effroi ,
 Au lieu de son amour ne parlait que de toi !
 L'amitié dans son ame égalait l'amour même :
 Il te rendait justice , & c'est ainsi qu'on t'aime.
 Tu verras un amante , un rival malheureux ,
 Unir pour te sauver leurs efforts & leurs vœux.
 Le Ciel , qui veut confondre & punir ta marâtre ,
 Charge de ta défense un fils qu'elle idolâtre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE, ACHMET.

LE PRINCE.

Est-ce toi, cher Achmet, que j'embrasse aujourd'hui ;
 Toi, de mes premiers ans & le guide & l'appui !
 Ah ! puisqu'à mes regards on permet ta présence,
 De mes fiers ennemis je crains peu la vengeance,
 Par tes conseils prudens je puis parer leurs coups :
 Un si fidele ami.... ACHMET.

Prince, que faites-vous ?

D'un tel excès d'honneur mon ame est accablée.
 Je voudrais voir ma vie à la vôtre immolée ;
 Mais ce titre.... LE PRINCE.

Tes soins ont su le mériter.

Pour en être plus digne il le faut accepter.
 On m'accuse en ces lieux d'un orgueil inflexible ;
 C'est du moins, cher Achmet, celui d'un cœur sensible.
 Je fais chérir toujours & ton zèle & ta foi,
 Et l'orgueil des grandeurs est indigne de moi.
 Voilà donc ce séjour si cher à mon enfance,
 Oû jadis.... quel accueil après huit ans d'absence !
 Tu le vois, c'est ainsi qu'on reçoit un vainqueur.
 On dérobe à mes yeux l'empressement flatteur
 D'un peuple dont la joie honorait mon entrée.
 Une barque en secret, sur la mer préparée,
 Aux portes du ferrail me mene obscurément :
 Un ordre me prescrit d'attendre le moment
 Qui doit m'admettre aux pieds de mon juge sévère ;
 Il faut que je redoute un regard de mon pere,
 Et que l'amour d'un fils, muet à son aspect,
 Se cache avec terreur sous un morne respect.

ACHMET.

Ecartez, croyez-moi, cette sombre pensée.
 N'enfoncez point les traits dont votre ame est blessée :
 A vos dangers, au sort conformez votre cœur :
 Du joug, sans murmurer, souffrez la pesanteur :
 De vos exploits, sur-tout, bannissez la mémoire,
 Plus que vos ennemis, redoutez votre gloire ;
 Et d'un Visir jaloux confondant les desseins
 Tremblez aux pieds d'un trône affermi par vos mains.

LE PRINCE.

Le lâche ! d'Ibrahim il occupe la place ;
 Un jour.... Dirais-tu bien que sa superbe audace
 Dans mon camp, sous mes yeux vqlait dicter des Loix ?

De vos ressentimens , Prince , étouffez la voix.
LE PRINCE.

Qui , moi ! souffrir l'injure & dévorer l'offense !
Détester son courroux & frémir sans vengeance !
Je le voudrais en vain , n'attends point cet effort...
Pardonne , cher Achmet , pardonne à ce transport ,
Je devrais , je le sens , vaincre ma violence ,
Mais prends pitié d'un cœur déchiré dès l'enfance ,
Que d'horreur , d'amertume on se plut à nourrir ,
D'un cœur fait pour aimer qu'on force de haïr.
Eh ! qui jamais du sort sentit mieux la colere !
Témoin , presqu'en naissant , des ennuis de ma mere ,
Confident de ses pleurs dans mon sein recueillis ,
Le soin de les sécher fut l'emploi de son fils.
Elle suit avec moi , je pars pour l'Amasie.
Dès ce moment , Achmet , l'imposture , l'envie ,
Quand je verse mon sang , osant flétrir mes jours :
Une indigne marâtre empoisonne leur cours.
Vainqueur dans les combats , consolé par la gloire ,
Je n'ose aux pieds d'un maître apporter ma victoire.
Je m'écarte en tremblant du trône paternel ;
Je languis dans l'exil , en craignant mon rappel.
J'en reçois l'ordre , Achmet ; & quand ? Lorsque ma mere
A besoin de ma main pour fermer sa paupiere :
A cet ordre fatal juge de son effroi ;
Expirante à mes yeux elle a pâli pour moi ;
Ses soupirs , ses sanglots , ses muettes caresses ,
Remplissaient de terreur nos dernieres tendresses :
J'ai lu tous mes dangers dans ses regards écrits ,
Et sur son lit de mort elle a pleuré son fils.
Ah ! cette image encor me poursuit & m'accable ;
Et tandis qu'occupé d'un devoir lamentable ,
Je recueillais sa cendre & la baignâis de pleurs ,
Ici l'on accusait mes coupables lenteurs :
On cherchait à douter de mon obéissance :
Un fils pleurant sa mere a besoin de clémence ,
Et doit justifier , en abordant ces lieux ,
Quelques momens perdus à lui fermer les yeux ;

ACHMET.

Ah ! d'un nouvel effroi vous pénétrez mon ame.
Si votre cœur se livre au courroux qui l'enflâme.
De la Sultane ici soutiendrez vous l'aspect ?
Feindrez-vous devant elle un ombre de respect ?
N'allez point à sa haine offrir une victime ,
Contenez , renfermez l'horreur qui vous anime.

LE PRINCE.

Ah ! voilà de mon sort le coup le plus affreux.
C'est peu de l'abhorrer , de paraître à ses yeux ,
D'étouffer des douleurs qu'irrite sa présence ,

Mon cœur s'est pour jamais interdit la vengeance ;
 Mere de Zéangir ses jours me sont sacrés ,
 Que les miens , s'il le faut , à sa fureur livrés...
 Mais quoi ! Puis-je penser qu'un grand homme , qu'un pere .
 Adoptant contre un fils une haine étrangere ,

A C H M E T.

Ne vous aveuglez point de ce crédule espoir.
 Par la mort d'Ibrahim , jugez de son pouvoir.
 Connaissez , redoutez votre fiere ennemie ;
 Vingt ans sont écoulés depuis que son génie
 Préside aux grands destins de l'Empire Ottoman ;
 Et , sans le dégrader , regne sur Soliman.
 Le séjour odieux qui lui donna naissance ,
 Lui montra l'art de feindre & l'art de la vengeance.
 Son ame aux profondeurs de ses déguisemens.
 Joint l'audace & l'orgueil de nos fiers Musulmans.
 Sous un maître absolu souveraine maîtresse ,
 Elle osa dédaigner , même dans sa jeunesse ,
 Ce frivole artifice & ces soins séducteurs ,
 Par qui son faible sexe , enchaînant de grands cœurs ,
 Offre aux yeux indignés la douloureuse image
 D'un Héros avili dans un long esclavage.
 De son illustre époux seconder les projets ;
 Utile dans la guerre , utile dans la paix ,
 Sentir ainsi que lui les fureurs de la gloire ,
 L'enflammer , le pousser de victoire en victoire ;
 Voilà par quelle adresse elle a su l'affervir.
 Sans la braver , du moins , laissez-la vous haïr.
 Eh ! par quelle imprudence , augmentant nos alarmes ?
 Contre vous-même ici lui donnez-vous des armes ?

L E P R I N C E.

Comment ?

A C H M E T.

Pourquoi , Seigneur , tous ces Chefs , ces Soldats
 Qui jusqu'au pieds des murs ont marché sur vos pas ?
 Pourquoi cet appareil qui menace Byfance ,
 Et qui d'un camp guerrier présente l'apparence ?

L E P R I N C E.

N'accuse que des miens le transport indiscret ;
 Aux ordres du Sultan j'obéissais , Achmet :
 J'annonçais mon rappel ; & le Peuple & l'Armée
 Tout frémit : on s'assemble , une troupe alarmée
 M'environne , me presse & s'attache à mes pas.
 On s'écrie , en pleurant ; que je cours au trépas :
 Je m'arrache à leur foule , alors , pleins d'épouvante
 Furieux , égarés , ils volent à leur tente ,
 Saisissent l'étendart , & d'un zele insensé ,
 Croyant me suivre , ami , m'ont déjà devancé.
 Pardonne à tant d'amour , hélas ! je fus sensible !
 Et quel serait , dis moi , le mortel inflexible ,

16 MUSTAPHA ET ZEANGIR,
Qui, sous le poids des maux dont je suis opprimé,
Aurait fermé son cœur au plaisir d'être aimé ?
Mais mon frere en ces lieux tarde bien à paraître.

A C H M E T.

Il s'occupe de vous quelque part qu'il puisse être.
De sa tendre amitié je me suis tout promis,
C'est mon plus ferme espoir contre vos ennemis.

L E P R I N C E.

Hélas ! nous nous aimons dès la plus tendre enfance,
Et de son âge au mien oubliant la distance,
Nos ames se cherchaient alors comme aujourd'hui,
Un charme attendrissant régnait autour de lui,
Et le cœur encor plein des douleurs de ma mere,
L'amitié m'appellait au berceau de mon frere ;
Tu le fais, tu le vis ; & lorsque les combats
Lo'n de lui vers la gloire emporterent mes pas,
La gloire, loin de lui, moins touchante & moins belle,
M' apprit qu'il est des biens plus desirables qu'elle.
Il vint la partager. La Victoire deux fois
Associa nos noms, confondit nos exploits ;
C'était le prix des miens, & mon ame enchantée
Crut la gloire d'un frere à la mienne ajoutée.
Mais je te retiens trop. Cours, observe ces lieux ;
Sur les pieges cachés ouvre pour moi les yeux ;
Aux regards du Sultan je dois bientôt paraître,
Reviens... J'entends du bruit. C'est Zéangir, peut-être.
C'est lui. Va, laisse-moi dans ces heureux momens
Oublier mes douleurs dans ses embrassemens.

S C E N E I I.

L E P R I N C E , Z E A N G I R.

Z E A N G I R.

Où trouver !... C'est lui-même. O mon ami ! mon frere !
Que, malgré mes frayeurs, ta présence m'est chere !
Laisse moi dans tes bras, laisse-moi respirer,
De ce bonheur si pur laisse-moi m'enivrer !

L E P R I N C E.

Ah ! que mon ame ici répond bien à la tienne !
Ami, que ta tendresse égale bien la mienne !
Que ces épanchemens ont pour moi de douceurs !
Pour moi, près de mon frere, il n'est plus de malheurs...

Z E A N G I R.

Je connais tes dangers, ils redoublent mon zele.

L E P R I N C E.

Tu ne les fais pas tous.

Z E A N G I R.

Quelle crainte nouvelle !...

L E P R I N C E.

Ecoute.

ZEANGIR.

TRAGÉDIE:
ZÉANGIR.

17

Je frémis.

LE PRINCE.

Tu vis de quelle ardeur

Les charmes de la gloire avaient rempli mon cœur;

Tu fais si l'amitié le pénétre & l'enflamme;

A ces deux sentimens dont s'occupait mon ame,

Le ciel en joint un autre, & peut-être ce jour....

ZÉANGIR.

Eh bien....

LE PRINCE.

A ce transport méconnais-tu l'amour?

ZÉANGIR.

Qu'entends-je! & quel objet?...

LE PRINCE.

Je prévois tes alarmes.

ZÉANGIR.

Acheve.

LE PRINCE.

Il te souvient que la faveur des armes;

Dans les murs de Tauris remit entre mes mains....

ZÉANGIR.

Azémise....

LE PRINCE.

Elle-même.

ZÉANGIR.

O douleur! ô destins!

LE PRINCE.

Je te l'avais bien dit: ta crainte est légitime:

Je sens que sous mes pas j'ouvre un nouvel abyme;

Mais c'est d'elle à jamais que dépendra mon sort.

C'est pour elle qu'ici je viens braver la mort,

J'en suis aimé, du moins, & sa tendresse extrême,

En croirai-je ma vue!... ô ciel! c'est elle-même.

SCÈNE III.

LE PRINCE, ZÉANGIR, AZEMIRE,

LE PRINCE.

Azémire, est-ce vous? qui vous ouvre ces lieux?

Quel miracle remplit le plus cher de mes vœux?

Puis-je, enfin, devant vous montrer la violence

D'un amour; loin de vous, accru dans le silence?

Comptiez-vous quelquefois, sensible à mes tourmens,

Des jours dont ma tendresse a compté les momens?

J'ose encor m'en flatter, mais daignez me le dire.

Vous baïsez vos regards, & votre cœur soupire!

Je vois.... Ah! pardonnez, ne craignez point ses yeux.

Qu'il soit le confident, le témoin de nos feux.

Je vous l'ai dit cent fois, c'est un autre moi-même.

18 MUSTAPHA ET ZÉANGIR,
 Ce séjour, cet instant m'offre tout ce j'aime :
 Mon bonheur est parfait... Vous pleurez... tu pâlis...
 De douleur & d'effroi vos regards sont remplis...
 Z É A N G I R.

O tourment!

A Z E M I R E.

Jour affreux!

L E P R I N C E.

Quel transport! quel langage!

Du sort qui me poursuit est-ce un nouvel outrage?

Z É A N G I R.

Non : c'est moi seul ici qu'opprime son courroux.

C'est à moi désormais qu'il réserve ses coups.

Il me perce le cœur par la main la plus chère :

J'aime, & pour mon rival il a choisi mon frère.

L E P R I N C E.

Cieux!

Z É A N G I R.

Ma mère, en secret, j'ignore à quel dessein.

Dans ce piège fatal m'a conduit de sa main.

Sa cruelle bonté secondant mon adresse,

A permis à mes yeux l'aspect de la Princesse;

J'ai prodigué les soins d'un amour indiscret

Pour attendrir, hélas! un cœur qui t'adorait :

Je venais à tes yeux, dévoilant ce mystère....

Cruelle, eh! quel devoir vous forçant à vous taire;

Me laissait enivrer de ce poison fatal?

A-t-on craint de me voir haïr un tel rival?

A Z E M I R E.

Je l'avouerai, Seigneur, ce reproche m'étonne;

L'ayant peu mérité, mon cœur vous le pardonne :

J'en plains même la cause, & je crois qu'en secret

Déjà vous condamnez un transport indiscret.

(Au Prince.)

Vous n'avez pas pensé, Prince, que votre amante,

Négligeant d'étouffer une flamme imprudente,

Fière d'un autre hommage à ses yeux présentée,

Ait d'un frivole encens nourri sa vanité,

Et me justifier, c'est vous faire une offense;

Mais puisque je vous dois expliquer mon silence,

Du repos d'un ami comptable devant vous,

Souffrez qu'en ce moment je rappelle entre nous.

Quels sermens redoublés me forçaient à lui taire

Un secret....

L E P R I N C E.

Ciel! Madame, un secret pour mon frère?

Eh! pouvais-je prévoir....

A Z E M I R E.

Je fais que ce palais

Devait à tous les yeux me soustraire à jamais;

TRAGÉDIE.

Qu'entouré d'ennemis pressés à vous nuire ;
De nos vœux mutuels vous n'avez pu l'instruire.
Hélas ! me chargeait-on de ce soin douloureux,
Moi qui, dans ce séjour pour vous si dangereux,
Crainant mon cœur, mes yeux & mon silence même,
Vingt fois ai souhaité de me cacher qui j'aime ?
Mais non : je lui parlais de vous, de vos vertus ;
Enfin, je vous nommais, que fallait-il de plus ?
Et quand de son amour la prompte violence
A condamné ma bouche à rompre le silence,
J'ai vu son désespoir, tout prêt à s'exhaler,
Repousser le secret que j'allais révéler.

LE PRINCE.

Oui, sans doute, & ce trait manquait à ma misère :
Je devais voir couler les larmes de mon frère,
Voir l'amitié, l'amour, unis, armés tous deux
Contre un infortuné qui ne vit que pour eux.
Mon ame à l'espérance était encore ouverte :
C'en est fait ; je l'abjure, & le ciel veut ma perte.
Je la veux comme lui, si je fais ton malheur.

ZÉANGIR.

Ta perte !... Acheve, ingrat, de déchirer mon cœur ;
Il te fallait... Cruel, as-tu la barbarie
D'offenser un rival qui tremble pour ta vie.
Ta perte !... & de quel crime.... Il n'en est qu'un pour toi ;
Tu viens de le commettre en doutant de ma foi.
Crois-tu que ton ami, dans sa jalouse ivresse,
Devienne ton tyran, celui de ta maîtresse ;
Abjure l'amitié, la vertu, le devoir,
Pour contempler par-tout les pleurs du désespoir :
Pour mériter son sort en perdant ce qu'il aime !
Qui de nous deux ici doit s'immoler lui-même ?
Est-ce toi qu'à mourir son choix a condamné ?
Ne suis-je pas enfin le seul infortuné ?

LE PRINCE.

Arrête. Peux-tu bien me tenir ce langage ?
C'est un frère, un ami qui me fait cet outrage !
Cruel ! quand ton amour au mien veut s'immoler,
Est-ce par ton malheur qu'il faut me consoler !
Que tu craignes ma mort qui t'assure le trône,
Cette vertu n'a rien dont la mienne s'étonne :
Le ciel, en te privant d'un ami couronné,
Te ravirait bien plus qu'il ne t'aurait donné :
Mais te voir à mes vœux sacrifier ta flamme,
Sentir tous les combats qui déchirent ton ame,
Et ne pouvoir t'offrir, pour prix de tes bienfaits ;
Que le seul désespoir de t'égalier jamais ;
Ce supplice est affreux, si tu peux me connaître.

ZÉANGIR.

Va, ce seul sentiment m'a tout payé peut-être.

20 MUSTAPHA ET ZÉANGIR ;
 Mon free , laisse-moi , dans mes vœux confondus ,
 Laisse-moi ce bonheur que donnent les vertus ;
 Il me coûte assez cher pour que j'ose y prétendre :
 Tu dois vivre & m'aimer ; moi , vivre & te défendre ;
 Tu l'ordonne , le ciel , la nature , l'honneur.
 Respecte cette loi qu'ils font tous à mon cœur.
 Je t'en conjure ici par un frere qui t'aime ,
 Par toi , par tes malheur.... par ton amour lui-même.

(à Azémire.)

Joignez-vous à mes vœux , c'est à vous de fléchir
 Un cœur aimé de vous , qui peut vouloir mourir.

LE PRINCE , avec transport.

C'en est fait , je me rends ; ce cœur me justifie.
 Je vous aime encor plus que je ne hais la vie ;
 Oui , dans les nœuds sacrés qui m'unissent à toi ,
 Ton triomphe est le mien , tes vertus sont à moi.
 Va , ne crains point , ami , que ma fierté gémissé ,
 Ni qu'opprimé du poids d'un si grand sacrifice ,
 Mon cœur de tes bienfaits , puisse être humilié.
 Eh ! connaît-on l'orgueil auprès de l'amitié ?

SCENE IV.

LE PRINCE , ZÉANGIR , AZEMIRE , ACHMET.

A C H M E T.

Pardonnez si jamais mon zèle , en diligence ,
 A vos épanchemens vient mêler ma présence :
 Mais d'un subit effroi le palais est troublé.
 Déjà près du Sultan le Visir appelé ,

(Au Prince.)

Prodigue contre vous les conseils de la haine.
 La moitié du Serrail , que sa voix seule entraîne ,
 Séduite dès long-temps , s'intéresse pour lui.
 Même on dit qu'en secret un plus puissant appui....
 Pardonnez ... Dans vos cœurs mes regards ont dû lire...
 Mais une mere.... Hélas ! je crains....

LE PRINCE.

Qu'oses-tu dire ?

Z É A N G I R , transporté.

Acheve.

A C H M E T.

Eh bien , l'on dit qu'invisible à regret ,
 Sa main conduit les coups qu'on prépare en secret.
 On redoute un courroux qu'elle force au silence.
 On craint son artifice , on craint sa violence ,
 Mais un bruit dont surtout mon cœur est consterné...
 Le Sultan veut la voir & l'ordre en est donné.

A Z É M I R E.

Ciel !

TRAGÉDIE.

A C H M E T.

21

On tremble, on attend cette grande entrevue,
On parle d'une lettre au Sultan inconnue. . .

L E P R I N C E.

(à Zéangir.)

Dieu! mon sort voudrait-il !... Tu sauras tout. . .

A C H M E T.

Seigneur,

Contre un juste courroux défendez votre cœur.
Vous ignorez quel ordre & quel projet sinistre
Mena dans votre cœur un odieux Ministre :
Le Visir, je voudrais en vain vous le cacher,
Aux bras de vos soldats devait vous arracher.

L E P R I N C E.

Que dis-tu ?

A C H M E T.

Le péril arrêta son audace.

Cher Prince, devant vous si mes pleurs trouvent grace,
Si mes vœux, si mes soins méritent quelque prix,
Si d'un vieillard tremblant vous souffrez les avis,
Modérez vos transports, & loin d'aigrir un pere,
Réveillez dans son cœur sa tendresse première ;
Il aime votre enfance, il aime vos vertus.
Vous pourriez. Pardonnez. Je n'ose en dire plus.
A de plus cher conseils mon cœur vous abandonne,
Et vole à d'autres soins que mon zèle m'ordonne.

S C E N E V.

ZÉANGIR, LE PRINCE, AZEMIRE.

Z É A N G I R.

Quel est donc ce péril dont je t'ai vu frémir ?
Cette lettre fatale.... Ami, daigne éclaircir.

L E P R I N C E.

J'accroîtrai tes douleurs.

Z É A N G I R.

Parle.

L E P R I N C E.

Avant que mon pere

Demandât la Princesse en mes mains prisonniere,
Thamas secrètement députa près de moi,
Et pour briser ses fers & pour tenter ma foi.
Ami, tu me contais, & mon devoir t'annonce,
Malgré mes vœux naissans, quelle fut ma réponse ;
Mais lorsque, chaque jour, ses vertus, ses attraits. . .
Je l'arrache le cœur.

Z É A N G I R.

Non, mon cœur est en paix.

Poursuis.

MUSTAPHA ET ZÉANGIR;
LE PRINCE.

O ciel!... Eh bien!... Brûlant d'amour pour elle,
Et depuis, accablé d'une absence cruelle,
Je crus que je pouvais, sans bleffer mon devoir,
De la paix à Thamas présenter quelqu'espoir,
Et demander pour prix d'une heureuse entreprise,
Que la main de sa fille à ma foi fût promise.
Nadir de mes desseins fidelle confident,
Autorisé d'un mot; partit secrètement;
J'attendais son retour. J'apprends qu'en Assyrie
Attaqué, défendant mon secret & sa vie,
Accablé sous le nombre, il avait succombé.

Z É A N G I R.

Je vois dans quelles mains ce billet est tombé.
Je vois ce que prépare une mere inhumaine,
Cette lettre aujourd'hui vient d'enhardir sa haine.
Hélas! de toi bientôt dépendront ses destins,
Bientôt son Empereur....

LE PRINCE.

Que dis-tu, quoi tu crains!...

Z É A N G I R.

Non, mon ame à ta foi ne fait point cette offense.
Sans crainte pour ses jours, je vole à ta défense.
Je vois quels coups bientôt doivent m'être portés.
Il en est un surtout.... J'en frémis.... Ecoutez.
Je jure ici par vous que dans cette journée,
Si je pouvais surprendre, en mon ame indignée,
Quelque désir jaloux, quelque perfide espoir,
Capable un seul moment d'ébranler mon devoir,
Dans ce cœur avili.... Non, il n'est pas possible.
Le ciel me soutiendra dans cet instant terrible,
Et satisfait d'un cœur trop long-temps combattu,
De l'affront d'un remords sauvera ma vertu.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOLIMAN, ROXELANE.

Prenez place, Madame; il faut que dans ce jour
Votre ame à mes regards se montre sans détour:
Le Prince dans ces lieux vient enfin de se rendre.

ROXELANE.

Les cris de ses soldats viennent de me l'apprendre.

SOLIMAN.

J'entrevois par ce mot vos secrets sentimens,

Vous jugerez des miens : daignez, quelques momens,
 Vous imposer la loi de m'entendre en silence.
 Mon fils a mérité ma juste défiance;
 Et son retour d'ailleurs fait pour me désarmer,
 Avec quelque raison peut encor m'alarmer.
 Sans doute je suis loin de lui chercher des crimes,
 Mais il faut éclaircir des soupçons légitimes.
 Vos yeux, si du Visir j'explique les discours,
 Ont surpris des secrets d'où dépendent mes jours.
 Je n'examine point si, pour mieux me confondre,
 De concert avec lui... vous pourrez me répondre,
 Hélas ! il est affreux de soupçonner la foi
 Des cœurs que l'on chérit & qu'on croyait à soi.
 Mais au bord du tombeau telle est ma destinée.
 Par d'autres intérêts maintenant gouvernée,
 Aux soins de l'avenir vous croyez-vous devoir ?
 Je conçois vos raisons, vos craintes, votre espoir ;
 Et malgré mes vieux ans, ma tendresse constante
 A vos destins futurs n'est point indifférente.
 Mais vous n'espérez point que pour votre repos
 Je répande le sang d'un fils & d'un héros.
 Son juge, en ce moment, se souvient qu'il est père.
 Je ne veux écouter ni soupçons ni colere.
 Ce ferrail, qui jadis, sous de cruels Sultans,
 Craignait de leurs fureurs les caprices sanglans,
 A connu, dans le cours d'un regne plus propice,
 Quelquefois ma clémence & toujours ma justice.
 Juste envers mes sujets, juste envers mes enfans,
 Un jour ne perdra point l'honneur de quarante ans.
 Après un tel aveu, parlez, je vous écoute,
 Mais que la vérité s'offre sans aucun doute.
 Je dois, s'il faut porter un jugement cruel,
 En répondre à l'Etat, à l'avenir, au ciel.

ROXELANE.

Seigneur, d'étonnement je demeure frappée.
 De vous, de votre fils en secret occupée,
 J'ai dû, sans m'expliquer sur ce grand intérêt,
 Muette, avec l'Empire, attendre son arrêt.
 Mais, puisque le premier vous quittez la contrainte
 D'un silence affecté trop semblable à la feinte,
 De mon ame à vos yeux j'ouvrirai les replis.
 Je déteste le Prince & j'adore mon fils ;
 Ainsi que vous, du moins, je parle avec franchise :
 Et loin qu'avec effort ma haine se déguise,
 J'ose entreprendre ici de la justifier,
 Vous invitant vous-même à vous en désier.
 Je ne vous cache point, qu'est-il besoin de feindre,
 Que prompt en ce péril à tout voir, à tout craindre,
 J'ai d'un Visir fidelle emprunté les avis,
 Et, moi-même, éclairé les pas de votre fils,

Tout fondait mes soupçons, un pere les partage.

Eh ! qui donc en effet, pourrait voir sans ombrage ;

Un jeune ambitieux, qui, d'orgueil enivré,

Des cœurs qu'il a séduits disposant à son gré,

A vous intimider semble mettre sa gloire,

Et croit tenir ce droit des mains de la victoire ?

Qui, mandé par son maître, a jusques à ce jour,

Fait douter de sa foi, douter de son retour ;

Et du grand Soliman a réduit la puissance

A craindre, je l'ai vu, sa défobéissance !

Qui, j'ose l'attester, & mes garants sont prêts,

Achete ici des yeux ouverts sur vos secrets ;

Parle, agit en Sultan, &, si l'on veut l'entendre,

Et la guerre & la paix de lui seul vont dépendre.

Oui, Seigneur, oui, vous dis je, & peut-être aujourd'hui

Vous en aurez la preuve & la tiendrez de lui.

S O L I M A N.

Ciel !

R O X E L A N E.

D'un fils, d'un sujet est-ce donc la conduite ?

Et depuis quand, Seigneur, n'en craint-on plus la suite ?

Est-ce dans ce séjour ?... vainement sous vos loix,

La clémence en ces lieux fit entendre sa voix.

Une autre voix, peut-être, y parle plus haut qu'elle ;

La voix de ces Sultans qu'une main criminelle ;

Sanglans, a renversés aux genoux de leur fils ;

La voix des fils encor, qui près du trône assis,

N'ont point devant ce trône assez courbé la tête.

Il le fait : d'où vient donc que nul frein ne l'arrête ?

Sans doute mieux qu'un autre il connaît son pouvoir ;

De l'Empire, en effet, il est l'unique espoir.

Eh ! qui d'un peuple ingrat n'a vu cent fois l'ivresse,

Oser à vos vieux ans égaler sa jeunesse,

Et d'un héros l'honneur des Sultans, des guerriers,

Devant un fier soldat abaisser les lauriers ?

Qui peut vous rassurer contre tant d'insolence ?

Est-ce un camp qui frémit aux portes de Bizance ?

Un peuple de mutins, esclaves factieux,

De leur maître indigné tyrans capricieux ?

(Elle se leve.)

Ah ! Seigneur, est-ce ainsi, je vous cite à vous-même ;

Que rassurant Selim, dans un péril extrême,

Vous vintes dans ses mains ici vous déposer ;

Quand ces mêmes soldats, ardens à tout oser,

Pour vous, malgré vous seul, pleins d'un zèle unanime ;

Rebelles, prononçaient votre nom dans leur crime !

On vous vit accourir, seul, désarmé, soumis,

Plein d'un noble courroux contre ses ennemis,

Et tombant à ses pieds, orage volontaire,

Echapper au malheur de détrôner un pere.

TRAGÉDIE.

25

Tel était le devoir d'un fils plus soupçonné,
Et votre exemple au moins l'eût déjà condamné.

SOLIMAN.

Ce qu'a fait Soliman, Soliman dû le faire.
Celui qui fut bon fils doit être aussi bon pere :
Et quand vous rappelez ces preuves de ma foi,
Votre voix m'avertit d'être digne de moi.
Des revers des Sultans vous me tracez l'image :
Je reconnais vos soins, Madame, & je préface
Que, grace aux miens peut-être, un fort moins rigoureux ;
Ecartera mon nom de ces noms malheureux.
Trop d'autres, négligeant le devoir qui m'arrête,
A des fils soupçonnés ont demandé leur tête.
Oui : mais n'ont-ils jamais, après ces rudes coups,
Détesté les transports d'un aveugle courroux !
Hélas ! si ce moment doit m'offrir un coupable,
Peut-être que mon sort est assez déplorable.
Serai-je donc rangé parmi ces Souverains
Qu'on a vus de leurs fils juges trop inhumains,
Réduits à s'imposer ce fatal sacrifice ?
Malheureux qu'on veut plaindre & qu'il faut qu'on haïsse !
Quelqu'éclat dont leur regne ait ébloui les yeux,
De ces grands châtimens le souvenir affreux,
Eternisant l'effroi qu'imprime leur mémoire,
Mêle un sombre nuage aux rayons de leur gloire.
Le nom de Soliman, Madame, a mérité
De parvenir sans tache à la postérité.
Dans mon cœur vainement votre cruelle adresse
Cherche d'un vil dépit la vulgaire faiblesse,
Et voudrait par la haine irriter mes soupçons ;
J'écarte ici la haine & pese les raisons.
L'intérêt de mon sang me dit pour le défendre,
Qu'un coupable en ces lieux eût tremblé de se rendre ;
Qu'adoré des soldats, je l'étais comme lui.

ROXELANE.

Comme lui des Persans imploriez-vous l'appui ?

SOLIMAN, *en se levant.*

Des Persans... Lui ! grands Dieux ! je retiens ma colère ;
Ce n'est pas vous ici que doit en croire un pere.
Que des garans certains à mes yeux présentés,
Que la preuve à l'instant...

ROXELANE.

Je le veux.

SOLIMAN.

Arrêtez.

Je redoute un courroux trop facile à surprendre,
Son maître en vain frémit, son Juge doit l'entendre,
Que mon fils soit présent... Faites venir mon fils.
(*Roxelane se leve, le Visir paraît.*)
Que veut-on ?

D

SCENE II.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMAN.

OSMAN.

J'Attendais le moment d'être admis,
 Seigneur, je viens chercher des ordres nécessaires.
 Ali, ce brave Ali, ce chef des Janissaires,
 Qui même sous Sélim s'est illustré jadis,
 Et, malgré son grand âge, a suivi votre fils,
 Se flatte qu'à vos pieds vous daignerez l'admettre;
 Il apporte un secret qu'il a craint de commettre.
 Le salut de l'Empire, a-t-il dit, en dépend,
 Et des moindres délais il me rendait garant.
 J'ai cru que son grand nom, ses exploits....

SOLIMAN.

Qu'il paraisse.

ROXELANE, à part.

Que veut-il !

SOLIMAN, lui faisant signe de sortir.

Vous savez quelle est votre promesse.

ROXELANE.

Je ne reparaitrai que la preuve à la main.

SCENE III.

SOLIMAN, OSMAN, ALI.

SOLIMAN.

Quel soin pressant t'amène, & quel est ton dessein ?
 Veux-tu qu'il se retire ?

ALI.

Il le faudrait peut-être.

Mais je viens contre lui m'adresser à son maître ;
 Qu'il demeure, il le peut. Sultan, tu ne crois pas
 Que j'eusse d'un rebelle accompagné les pas.
 Ton fils, ainsi que moi, vit & mourra fidele.
 J'ai su calmer des fiens & la fougue & le zele,
 Ils te révèrent tous. Mais on craint les complots
 Que la haine en ces lieux trame contre un héros.
 » Ah ! du moins, disaient-ils, dans leur secret murmure,
 » Ah ! si la vérité confondait l'imposture !
 » Si détrompant un maître & cherchant ses regards,
 » Elle osait pénétrer ces terribles remparts !
 » Mais la mort punirait un zele téméraire. «
 On peut près du cercueil hasarder de déplaire,
 Sultan, d'un vieux guerrier ces restes languissans,
 Ce sang, dans les combats prodigué soixante ans,
 Exposé pour ton fils que tout l'Empire adore,
 S'ils sauvaient un héros, te serviraient encore.
 De notre amour pour lui ne prends aucuns soupçons :

C'est le grand Soliman qu'en lui nous chérissions ;
 Il nous rend tes vertus & tu permets qu'on l'aime.
 Mais crains ses ennemis ; crains ton pouvoir suprême,
 Crains d'éternels regrets & surtout un remord.
 J'ai rempli mon devoir : ordonnes-tu ma mort ?

S O L I M A N.

Jestime ce courage & ce zele sincere :
 Je permets à tes yeux de lire au cœur d'un pere.
 Ne crains point un courroux imprudent ni cruel.
 J'aime un fils innocent , je le hais criminel :
 Ne crains pour lui que lui. L'audace & l'artifice
 En moi de leurs fureurs n'auront point un complice.
 Contient dans son devoir le soldat turbulent :
 Leur idole répond d'un caprice insolent.
 Sans dicter mon arrêt qu'on l'attende en silence.
 Tu peux de ce séjour sortir en assurance ;
 Vas , les cœurs généreux ne craignent rien de moi.

A L I.

Sur le sort de ton fils je suis donc sans effroi.

SCENE IV.

S O L I M A N , L E P R I N C E .

S O L I M A N .

A Pprochez : à mon ordre on daigne enfin se rendre.
 J'ai cru qu'avant ce jour je pouvais vous attendre.

L E P R I N C E .

Un devoir douloureux a retenu mes pas.
 Une mere, Seigneur, expirante en mes bras.

S O L I M A N .

Elle n'est plus !... je dois des regrets à sa cendre.

L E P R I N C E .

Occupée en mourant d'un souvenir trop tendre....

S O L I M A N .

C'est assez. Pst au ciel qu'à de justes raisons
 Je puisse voir encor céder d'autres soupçons ;
 Sans que de vos soldats l'audace & l'insolence
 Vissent d'un fils suspect attester l'innocence !

L E P R I N C E .

Ne me reprochez point leurs transports effrénés
 Qu'en ces lieux ma présence a déjà condamnés.
 Ah ! Seigneur, si pour moi l'excès de leur tendresse,
 Jusqu'à l'emportement a poussé leur ivresse,
 Daignez ne l'imputer, hélas ! qu'à mon malheur,
 C'est mon funeste sort qui parle en ma faveur.
 Privé de vos bontés, où je pouvais prétendre,
 J'inspire une pitié plus pressante & plus tendre.

S O L I M A N .

Peut-être il vaudrait mieux leur en inspirer moins :
 Peut-être qu'un sujet devrait border ses soins

D

28 MUSTAPHA ET ZÉANGIR ;
A savoir obéir , à faire aimer sa gloire ,
A servir sans orgueil , à ne point laisser croire
Que ses desseins secrets de la Perse approuvés....

LE PRINCE.

O ciel ! le croyez-vous !

S O L I M A N.

Non , puisque vous vivez.

S C E N E V.

LES PRÉCÉDENS , ROXELANE.

ROXELANE.

Sultan , vous pourrez voir ma promesse accomplie ;
Prince , un destin cruel m'a fait votre ennemie ;
Mais cette haine , au moins , en s'attaquant à vous ,
Dans la nuit du secret ne cache point ses coups ;
Vous êtes accusé , vous pourrez vous défendre.

LE PRINCE.

A ce trait généreux j'avais droit de m'attendre.

S O L I M A N , prenant la lettre.

Donnez.

« A vos desirs on refusa la paix ,

» Un heureux changement vous permet d'y prétendre.

» Victorieux par moi , peut-être à mes souhaits

» Le Sultan voudra condescendre.

» Les raisons de cette offre & le prix que j'y mets ,

» Je les tairai ; Nadir doit seul vous les apprendre.

Que vois-je ! avouerez-vous cette lettre , ce seing ?

LE PRINCE.

Oui , ce billet , Seigneur , fut tracé de ma main.

S O L I M A N.

Holà , Gardes.

LE PRINCE.

Je dois vous paraître coupable.

Je le fais. Cependant si le sort qui m'accable

Souffrait que votre fils pût se justifier ,

Si mon cœur à vos yeux se montrait tout entier....

ROXELANE.

(Au Prince.) (Au Sultan.) (Au Prince.)

Il le faut.... Permettez.... Vous n'avez rien à craindre.

Parlez , Nadir n'est plus , & vous pouvez tout feindre.

LE PRINCE.

Barbare ! à cet opprobre étais-je réservé ?

Par pitié , si mon crime à vos yeux est prouvé ,

D'un pere , d'un Sultan déployez la puissance.

Par mille affreux tourmens éprouvez ma constance ,

Je puis chérir des coups que vous avez portés ,

Mais ne me livrez point à tant d'indignités.

Votre gloire l'exige , & votre fils peut croire....

SOLIMAN.

Perfide, il te sied bien d'intéresser ma gloire,
Toi ! qui veux la flétrir ; toi, l'ami des Persans !
Toi ! qui devant leur maître, avilis mes vieux ans !
Qui sachant contre lui quelle fureur m'anime....

LE PRINCE.

Ah ! croyez que son nom fait seul mon plus grand crime ;
Que sans ce fier courroux j'aurais pu.... non, jamais.

(montrant Roxelane.)

J'ai mérité la mort, & voilà mes forfaits.
Cette lettre en vos mains, Seigneur, m'accusait-elle,
Quand d'avance par vous traité comme un rebelle,
L'ordre de m'arrêter dans mon camp....

SOLIMAN.

Justes cieux !

Tu savais.... je vois tout, D'un écrit odieux
Ta bouche en ce moment m'éclaircit le mystère,
Il demande à Thamas des secours contre un pere.

LE PRINCE.

Quoi ! ce secret fatal, qu'à l'instant dans ces lieux....

SOLIMAN.

Traître, c'en est assez. Qu'on l'ôte de mes yeux.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, ZÉANGIR.

LE PRINCE, voyant Zéangir.

Ciel !

ZÉANGIR.

(A part.)

Mon pere, daignez. O mere trop cruelle !

SOLIMAN.

Quoi ! sans être appelé.

ROXELANE.

Quelle audace nouvelle !

SOLIMAN.

Qu'on m'en réponde, allez.

ZÉANGIR.

Suspendez un moment....

LE PRINCE.

Ah ! qu'il suffise au moins à cet embrassement.

Va, de ton amitié cette preuve dernière

A trop bien démenti les fureurs de ta mere ;

Elle surpasse tout, sa rage & mes malheurs,

Et la haine qu'on doit à ses persécuteurs.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

SOLIMAN, ROXELANE, ZÉANGIR.

Q Uel orgueil !
S O L I M A N .

Z É A N G I R .

Ah ! craignez que dans votre vengeance...

S O L I M A N .

Je veux bien de ce zèle excuser l'imprudence,
Et j'aimerais, mon fils, à vous voir généreux,
Si le crime du moins pouvait être douteux ;
Mais ne me parlez point en faveur d'un perfide
Qui peut-être déjà médite un parricide.

(à Roxelane.)

J'excuse votre haine, & je vais de ces pas
Prévenir les effets de ses noirs attentats.

SCÈNE VIII.

ROXELANE, ZÉANGIR.

Q Uoi, déjà votre haine a frappé sa victime !
Un père en un moment la trouve légitime !

R O X E L A N E .

Pour convaincre un coupable, il ne faut qu'un instant.

Z É A N G I R .

Si vous n'aviez un fils il serait innocent.

R O X E L A N E .

Le ciel me l'a donné, peut-être en sa colère.

Z É A N G I R .

Le ciel vous l'a donné... pour attendre sa mère...

Je veux croire & je crois que prête à l'opprimer
Contre un coupable ici vous pensez vous armer ;
Et l'amour maternel que dans vous je révere,
(Car je combats des vœux dont la source m'est chère)
Abusant vos esprits sur moi seul arrêtés,
Vous persuade encor ce que vous souhaitez ;
Mais cet amour vous trompe, par un espoir funeste.

R O X E L A N E .

Dieu, quel aveuglement ! le crime est manifeste,
Son père en a tenu le gage de sa main.

Z É A N G I R , à part.

Que ne puis-je parler !

R O X E L A N E .

Vous frémissez en vain.

Abandonnez un traître à son sort déplorable...
Vous l'aimiez vertueux, oubliez-le coupable,
Ou, si votre amitié lui donne quelques pleurs,
Voyez du moins, voyez, à travers vos douleurs,

TRAGÉDIE.

31

Quel brillant avenir le destin vous présente ;
Cet éclat des Sultans, cette pompe imposante ,
L'Univers, de vos lois docile adorateur ,
Et la gloire plus belle encor que la grandeur ,
La gloire que vos vœux....

Z É A N G I R.

Sans doute elle m'anime.

R O X E L A N E.

Un trône ici la donne.

Z É A N G I R.

Un trône acquis sans crime.

R O X E L A N E.

Quel crime commets-tu ?

Z É A N G I R.

Ceux qu'on commet pour moi.

R O X E L A N E.

Des attentats d'autrui je profite pour toi.

Z É A N G I R.

Vous le croyez coupable & c'est là votre excuse.

Mais moi qui vois son cœur, mais moi que rien n'abuse....

R O X E L A N E.

Tu pleureras un jour, quand l'absolu pouvoir....

Z É A N G I R.

A-t-on jamais pleuré d'avoir fait son devoir ?

R O X E L A N E.

J'ai pitié, mon cher fils, d'un tel excès d'ivresse ;

Je vois avec quel art, séduisant ta jeunesse,

Il a su, plus prudent, par cette illusion,

T'écartant du sentier de son ambition....

Z É A N G I R.

Quoi, vous doutez....

R O X E L A N E.

Eh bien ! je veux le croire, il t'aime :

Ainsi que toi, mon fils, il se trompe lui-même.

Vous ignorez tous deux, dans votre aveugle erreur,

Et le cœur des humains & votre propre cœur.

Mais le temps, d'autres vœux, l'orgueil de la puissance,

Du Monarque au Sujet cet intervalle immense,

Tout va briser bientôt un nœud mal affermi,

Et sur le trône un jour tu verras....

Z É A N G I R.

Un ami.

R O X E L A N E.

L'ami d'un maître ! ô ciel, ah ! quitte un vain prestige.

Z É A N G I R.

Jamais.

R O X E L A N E.

Les Ottomans ont-ils vu ce prodige ?

Z É A N G I R.

Ils le verront.

MUSTAPHA ET ZÉANGIR,
ROXELANE.

Mon fils, songes-tu en quels lieux....

Encor, si tu vivais dans ces climats heureux,
Qui, grâce à d'autres mœurs, à des lois moins sévères,
Peuvent offrir des Rois que chérissent leurs frères;
Où, près du maître assis, brillans de sa splendeur,
Quelquefois partageant le poids de sa grandeur,
Ils vont à des sujets placés loin de sa vue
De leurs devoirs sacrés rappeler l'étendue.
En marchant, sur sa trace, aux conseils, aux combats,
Recueillent les honneurs attachés à ses pas!
Qu'à ce prix, signalant l'amitié fraternelle,
On mette son orgueil à s'immoler pour elle,
Je conçois cet effort: Mais en ces lieux! mais toi!

ZÉANGIR.

Il est fait pour mon ame, il est digne de moi.
Est-ce donc un effort que de chérir son frère?
Serait-ce une vertu quelque part étrangère?
Ai-je dû m'en défendre? Eh! quel cœur endurci
Ne l'eût aimé par-tout comme je l'aime ici?
Par-tout il eût trouvé des cœurs aussi sensibles;
Un père, hélas! plus doux.... des destins moins terribles.
Non, vous ne savez pas tout ce que je lui dois.
Si mon nom près du sien s'est placé quelquefois,
C'est lui vers qui l'honneur appelait ma jeunesse,
Encourageait mes pas, soutenait ma faiblesse,
Sa tendresse inquiète au milieu des combats,
Prodigue de ses jours, m'arrachait au trépas,
La gloire enfin, ce bien qu'avec excès l'on aime,
Dont le cœur est avare envers l'amitié même,
Lui semblait le trahir, & manquait à ses vœux,
Si son éclat, du moins, ne nous couvrait tous deux.
Cent fois....

ROXELANE.

Ah! c'en est trop; vas, quoi qu'il ait pu faire,
Tu peux tout acquitter par le sang de sa mère.

ZÉANGIR.

O ciel!

ROXELANE.

Oui, par mon sang, lui seul doit expier
Des affronts que jamais rien ne fait oublier.
Sous les yeux de son fils, ma rivale en silence,
Vingt ans de ses appas a pleuré l'impuissance,
Il l'a vue exhaler dans ses derniers soupirs
L'amertume & le fiel de ses longs déplaisirs.
Il revient poursuivi de cette affreuse image;
Et lorsque mon nom seul doit exciter sa rage,
Il me voit, calme & fière, annonçant mon dessein,
Lui montrer son forfait attesté par son sein.
Dis-moi si pour le trône élevé dès l'enfance,

TRAGÉDIE.

Le plus fier des humains oubliera cette offense.

ZÉANGIR.

Je vais vous étonner ; le plus fier des humains
Verrait, sans se venger, la vengeance en ses mains.
Le plus fier des humains est encor le plus tendre...
Je prévoyais qu'ici vous ne pourriez m'entendre ;
Mais, quoi que vous pensiez, je le connais trop bien...]

ROXELANE.

Insensé !

ZÉANGIR.

Votre cœur ne peut juger le sien ;
Pardonnez. Mon respect frémit de ce langage ;
Mais vous concevez mal qu'on pardonne un outrage ;
Un autre l'a conçu. Je répons de sa foi,
Et vos jours sont sacrés pour lui, comme pour moi ;
Il fait trop qu'à ce coup je ne pourrais survivre.

ROXELANE.

J'entends, pour prix des soins où l'amitié vous livre,
Sa bonté souffrira que du plus beau destin,
Je courre dans l'opprobre ensevelir la fin ;
Et ramper, vil esclave, & rebut de sa haine,
En des lieux où vingt ans j'ai marché souverain.
Décidons notre sort & daignez écouter
Ce qu'un amour de mere avait su me dicter.
De mon époux, bientôt, je vais pleurer la perte ;
Et de la gloire ici la carrière est ouverte :
Soliman la cherchait ; mais détestant Thamas,
Malgré moi cette haine en détournait ses pas.
Loin de porter ses coups à la Perse abattue,
Dans ses vastes déserts sans fruit toujours vaincue,
Il fallait s'appuyer des secours du Persan
Contre les vrais rivaux de l'Empire Ottoman.
L'hymen fait les traités, & la main d'Azémire
Pourrait unir par vous & l'un & l'autre Empire.

ZÉANGIR.

Par moi !

ROXELANE.

Offrez à vos vœux la gloire & le bonheur.

ZÉANGIR.

Le bonheur ! désormais est-il fait pour mon cœur ?
Si vous saviez....

ROXELANE.

Mon fils, je fais tout.

ZÉANGIR.

Que dit-elle ?

ROXELANE.

Vous l'aimez.

ZÉANGIR.

Je l'adore & je suis... Ah ! cruelle !

O ciel ! dont la rigueur vend si cher les vertus,
D'un cœur au désespoir n'exigez rien de plus.

SCENE VIII.

V ROXELANE, *seule.*
 Oïlà donc de ce cœur quel est l'endroit sensible.
 Allons, frappons un coup plus sûr & plus terrible.
 Mon fils est amoureux, sans doute il est aimé,
 Intéressons l'objet dont il est enflammé.
 Pour être ambitieux il porte un cœur trop tendre;
 Mais l'amour va parler, j'ose tout en attendre.
 Espérons. Qui pourrait triompher en un jour
 Des charmes d'un Empire & de ceux de l'amour?
Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZÉANGIR, AZEMIRE.

N AZEMIRE.
 On, je n'ai point douté qu'un héroïque zèle
 Ne signalât toujours votre amitié fidelle;
 Je vous ai trop connu, votre frere arrêté
 Aujourd'hui de vous seul attend sa liberté.
 La Sultane me quitte; & dans sa violence!
 Quel entretien fatal & quelle confiance!
 De ses desseins secrets complice malgré moi,
 Ainsi que ma douleur j'ai caché mon effroi.
 Je respire par vous; & dans ma tendre estime,
 J'ose encor implorer un rival magnanime:
 Je tremble pour le Prince, & mes vœux éperdus
 Lui cherchent un asile auprès de vos vertus.

ZÉANGIR.

J'ai subi comme vous cette épreuve cruelle.
 Je n'ai pu désarmer une main maternelle.
 Ma mere, en son erreur, se flatte qu'aujourd'hui
 Vos vœux, fixés pour moi, me parlent contre lui;
 Que le sang de Thamas doit détester mon frere.
 Ignorant mon malheur, elle croit, elle espere
 Que la séduction d'un amour mutuel
 M'intéresse par vous à son projet cruel;
 Il sera confondu. Déjà jusqu'à mon pere
 Une lettre en secret a porté ma priere:
 On l'a vu s'attendrir, ses larmes ont coulé;
 C'est par son ordre ici que je suis appelé.
 J'obtiendrai qu'à ses yeux le Prince reparaisse,
 Je saurai pour son fils réveiller sa tendresse.
 Songez, dans vos frayeurs, qu'il lui reste un appui,
 Et, tant que je vivrai, ne craignez rien pour lui.

TRAGÉDIE.
AZEMIRE.

35

Je retiens les transports de ma reconnaissance,
Mais par pitié, peut-être on me rend l'espérance :
Pour mieux me rassurer, vous cachez vos terreurs ;
Vous détournez les yeux en essuyant mes pleurs :
Que de périls pressans ! le Visir, votre mere,
Moi-même, cette lettre, & ce fatal mystère.
Un Sultan soupçonneux ; l'ivresse des soldats,
L'horreur de Soliman pour le nom de Thamas,
Horreur toujours nouvelle & par le temps acerue,
Que sans fruit la Sultane a même combattue !
Ah ! si dans les dangers qu'on redoute pour moi,
Ceux du Prince à mon cœur inspiraient moins d'effroi,
Je vous dirais, forcez son généreux silence ;
Dévoilez son secret, montrez son innocence ;
Heureuse, si j'avais, en voulant le sauver,
Et des périls plus grands, & la mort à braver.

Z É A N G I R.

Comme elle fait aimer ! je vois toute ma perte.
Pardonnez : ma blessure un instant s'est ouverte ;
Laissez-moi : loin de vous, je suis plus généreux.
Le Sultan va paraître : on vient. Fuyez ces lieux.

SCENE II.

SOLIMAN, ZÉANGIR.

Z É A N G I R.

SOuffrez qu'à vos genoux j'adore l'indulgence
Qui rend à mes regards votre auguste présence,
Et d'un ordre sévère adoucit la rigueur.

S O L I M A N.

Touché de tes vertus, satisfait de ton cœur,
D'un sentiment plus doux je n'ai pu me défendre.
Dans ces premiers momens j'ai bien voulu t'entendre.
Mais que vas-tu me dire en faveur d'un ingrat,
Dont ce jour a prouvé le rebelle attentat ?
De ce triste entretien quel fruit peux-tu prétendre ?
Et de ma complaisance, hélas ! que dois-je attendre ?
Hors la douceur de voir que le ciel aujourd'hui,
Me laisse au moins en toi plus qu'il ne m'ôte en lui.

Z É A N G I R, *il s'assied.*

Il n'est point prononcé cet arrêt sanguinaire.
Le Prince a pour appui les bontés de son pere.
Vous l'aimâtes, Seigneur ; je vous ai vu cent fois
Entendre avec transport & conter ses exploits.
Des splendeurs de l'Empire en tirer le présage,
Et montrer ce modele à mon jeune courage.
Depuis plus de huit ans, éloigné de ces lieux,
On a de ses vertus détourné trop vos yeux.

S O L I M A N.

Quoi ! quand toi-même as vu jusqu'à sa violence

E 2

36 MUSTAPHA ET ZÉANGIR ,

A fait de ses adieux éclater l'insolence !

Z É A N G I R .

Gardez de le juger sur un emportement ,
D'une ame au désespoir rapide égarement .
Vous savez quel affront enflammait son courage .
On excuse l'orgueil qui repousse un outrage .

S O L I M A N .

De l'orgueil devant moi ! menacer à mes yeux !
Dès long-temps.... Z É A N G I R .

Pardonnez , il était malheureux ;

Dans les rigueurs du sort son ame était plus fiere :
Tels sont tous les grands cœurs , tel doit être mon frere .
Rendez-lui vos bontés , vous le verrez soumis ,
Embrasser vos genoux , vous rendre votre fils ,
J'en répons . S O L I M A N .

Eh ! pourquoi réveiller ma tendresse

Quand je dois à mon cœur , reprocher ma faiblesse ;
Quand un traître aujourd'hui sollicite Thamas !
Quand son crime avéré....

Z É A N G I R .

Seigneur , il ne l'est pas :

Croyez-en l'amitié qui me parle & m'anime ;
De tels nœuds ne sont point resserrés par le crime .
Quels que soient les garans qu'on ose vous donner ,
Croyez qu'il est des cœurs qu'on ne peut soupçonner .
Eh ! qui fait si fermant la bouche à l'innocence....

S O L I M A N .

Va , son forfait lui seul l'a réduit au silence .

Eh ! peut-il démentir ce camp , dont les clameurs
Déposent contre lui pour ses accusateurs ?

Z É A N G I R .

Oui . Souffrez seulement qu'il puisse se défendre .
Daignez , daignez , du moins , le revoir & l'entendre .

S O L I M A N .

Que dis-tu ? Ciel ! qui ? lui ! qu'il paraisse à mes yeux !
Me voir encor braver par cet audacieux !

Z É A N G I R .

Eh ! quoi ! votre vertu , Seigneur , votre justice ,
De ses persécuteurs se montreraient complice !
Vous avez entendu ses mortels ennemis ,
Et pourriez , sans l'entendre , immoler votre fils ,
L'héritier de l'Empire ! Ah ! son pere est trop juste .
Où serait , pardonnez , cette clémence auguste ,
Qui dicta vos décrets , par qui vous effacez
Nos plus fameux Sultans près de vous éclipsés !

S O L I M A N .

Eh ! qui l'atteste mieux , dis-moi , cette clémence ,
Que les soins paternels qu'avait pris ma prudence ,
D'étouffer mes soupçons , d'exiger qu'en ma main
Fût remis du forfait le gage trop certain !

D'ordonner que présent, & prêt à les confondre,
 A ses accusateurs lui-même il pût répondre !
 Hélas ! je m'en flattais : & lorsque ses soldats
 Menacent un Sultan des derniers attentats,
 Qu'ils me bravent pour lui, réponds-moi : qui m'arrête ?
 Quel autre dans leur camp n'eût fait voler sa tête ?
 Et moi, loin de frapper, je tremble, en ce moment,
 Que leur zèle, poussé jusqu'au soulèvement,
 Malgré moi, ne m'arrache un ordre nécessaire.
 Eh ! qui fait si tantôt, secondant ta prière,
 Ce reste de bonté qui m'enchaîne le bras,
 N'a point porté vers toi mes regrets & mes pas ?
 Si je n'ai point cherché, dans l'horreur qui m'accable,
 A pleurer avec toi le crime & le coupable ?
 Hélas ! il est trop vrai qu'au déclin de mes ans,
 Fuyant des yeux cruels, suspects, indifférens,
 Contraint de renfermer mon chagrin solitaire,
 J'ai chéri l'intérêt que tu prends à ton frere ;
 Et qu'en te refusant, ma douleur aujourd'hui
 Goûte quelque plaisir à te parler de lui.

Z É A N G I R.

Vous l'aimez, votre cœur embrasse sa défense.
 Ah ! si vos yeux trop tard voyaient son innocence,
 Si le sort vous condamne à cet affreux malheur,
 Avouez qu'en effet vous mourrez de douleur.

S O L I M A N.

Qui. Je mourrais, mon fils, sans toi, sans ta tendresse,
 Sans les vertus qu'en toi va chérir ma vieillesse.
 Je te rends grâce, ô ciel, qui dans ta cruauté,
 Veux que mon malheur même adore ta bonté ;
 Qui dans l'un de mes fils prenant une victime,
 De l'autre me fais voir la douleur magnanime,
 Oubliant les grandeurs dont il doit hériter,
 Pleurant au pied du trône & tremblant d'y monter.

Z É A N G I R.

Ah ! si vous m'approuvez, si mon cœur peut vous plaire,
 Accordez m'en le prix en me rendant mon frere.
 Ces sentimens qu'en moi vous daignez applaudir,
 Communs à vos deux fils, ont trop su les unir.
 Vous formâtes ces nœuds aux jours de mon enfance ;
 Le temps les a ferrés... c'était votre espérance :
 Ah ! ne les brisez point. Songez quels ennemis
 Sa valeur a domptés, son bras vous a soumis.
 Quel triomphe pour eux ! & bientôt quelle audace,
 Si leur haine apprenait le coup qui le menace !
 Quels vœux, s'ils contemplaient le bras levé sur lui !
 Et dans quel temps veut-on vous ravir cet appui ?
 Voyez le Transilvain, le Hongrois, le Moldave,
 Infester à l'envi le Danubé & la Drave.
 Rhodes n'est plus. D'où vient que ses fiers défenseurs,

38 MUSTAPHA ET ZÉANGIR,
 Sur le rocher de Malte insultent leurs vainqueurs ?
 Et que sont devenus ces projets d'un grand homme,
 Quand vous deviez, Seigneur, dans les remparts de Rome,
 Détruisant des Chrétiens le culte florissant,
 Aux murs du Capitole arborer le croissant ?
 Parlez, armez nos mains, & que notre jeunesse
 Fasse encor respecter cette auguste vieillesse.
 Vous, craint de l'Univers, revoyez vos deux fils,
 Vainqueurs, à vos genoux retomber plus soumis,
 Baiser avec respect cette main triomphante,
 Incliner devant vous leur tête obéissante,
 Et chargés d'une gloire offerte à vos vieux ans,
 De leurs doubles lauriers couvrir vos cheveux blancs.
 Vous vous troublez, je vois vos larmes se répandre.

S O L I M A N.

Je cede à ta douleur & si noble & si tendre.
 Ah ! qu'il soit innocent & mes vœux sont remplis.
 Gardes, que devant moi l'on amène mon fils.

Z É A N G I R.

(Aux Gardes.)

Mon pere.... demeurez.... Ah ! souffrez que mon zele
 Coure de vos bontés lui porter la nouvelle ;
 Je reviens avec lui me jeter à vos pieds.

S C E N E I I I.

S O L I M A N, *seul*

O Nature ! ô plaisirs trop long-temps oubliés !
 O doux épanchemens qu'une contrainte austere
 A long temps interdits aux tendresses d'un pere,
 Vous rendez quelque calme à mes sens oppressés !
 Egalez vos douceurs à mes ennuis passés.
 Quoi donc ! ai-je oublié dans quels lieux je respire ;
 Et par qui mon aïeul dépouillé de l'Empire
 Vit son fils ! ... Murs affreux ! séjour des noirs soupçons,
 Ne me retracez plus vos sanglantes leçons ;
 Mon fils est vertueux, ou du moins je l'espere.
 Mais si de ses soldats la fureur téméraire
 Malgré lui-même osait.... triste sort des Sultans
 Réduits à redouter leurs sujets, leurs enfans !
 Qui ? moi ! je souffrirais qu'arbitre de ma vie....
 Monarques des Chrétiens que je vous porte envie !
 Moins craints & plus chéris, vous êtes plus heureux.
 Vous voyez de vos lois vos peuples amoureux
 Joindre un plus doux hommage à leur obéissance,
 Ou, si quelque coupable a besoin d'indulgence,
 Vos cœurs à la pitié peuvent s'abandonner,
 Et, sans effroi, du moins, vous pouvez pardonner.

SCÈNE I V.

SOLIMAN, LE PRINCE, ZÉANGIR.

Vous me voyez encor , je vous fais cette grace.
 Je veux bien oublier votre nouvelle audace.
 Sans ordre , sans aveu , traiter avec Thamas
 Est un crime qui seul méritait le trépas.
 Offrir la paix ! qui , vous ? De quel droit ! à quel titre !
 De ces grands intérêts qui vous a fait l'arbitre ?
 Sachez , si votre main combattit pour l'Etat ,
 Qu'un vainqueur n'est encor qu'un sujet , un soldat.

LE PRINCE.

Oui , j'ai tâché du moins , Seigneur , de le paraître ,
 Et mon sang prodigué....

SOLIMAN.

Vous serviez votre maître.
 Votre orgueil croirait-il faire ici mes destins ?
 (*montrant Zéangir.*)

Soliman peut encor vaincre par d'autres mains.
 Un autre avec succès a marché sur ma trace ,
 Et votre égal un jour....

LE PRINCE.

Mon frere ! il me surpasse :
 Le ciel , qui pour moi seul garde sa cruauté ,
 S'il vous laisse un tel fils , ne vous a rien ôté.

SOLIMAN.

Qu'entends-je ! à la grandeur joint-on la perfidie ?
 ZÉANGIR.

En se montrant à vous , son cœur se justifie.

SOLIMAN.

Je le souhaite au moins . Mais n'apprendrai-je pas
 Le prix que pour la paix on demande à Thamas ?
 Le perfide ennemi , dont le nom seul m'offense ,
 Vous a-t-il contre moi promis son assistance ?

LE PRINCE.

Juste ciel ! ce soupçon me fait frémir d'horreur ;
 Si le crime un moment fût entré dans mon cœur ,
 (Vous ne penserez pas que la mort m'intimide ,)
 Je vous dirais , frappez , punissez un perfide.
 Mais je suis innocent , mais l'ombre d'un forfait....

SOLIMAN.

Eh ! bien , je veux vous croire , expliquez ce billet.

LE PRINCE , après un moment de silence.
 Je frémis de l'aveu qu'il faut que je vous fasse ;
 Mon respect s'y résout , sans espérer ma grace ;
 J'ai craint , je l'avouerai , pour des jours précieux.
 J'ai craint , non le courroux d'un Sultan généreux ,
 Mais une main.... Seigneur , votre nom , votre gloire ;

40 MUSTAPHA ET ZÉANGIR ;

Soixante ans de vertus chers à notre mémoire ,
Tout me répond des jours commis à votre foi ,
Et mes malheurs du moins n'accableront que moi .

S O L I M A N .

Et pour qui ces terreurs ?

L E P R I N C E .

Cet écrit , ce message ,
Que de la trahison vous avez cru l'ouvrage ,
C'est celui de l'amour , ordonnez mon trépas :
Votre fils brûle ici pour le sang de Thamas .

S O L I M A N .

Pour le sang de Thamas !

L E P R I N C E .

Oui , j'adore Azémire .

S O L I M A N .

Puis je l'entendre , ô ciel ! & qu'oses-tu me dire ?

Est-ce là le secret que j'avais attendu ?

Voilà donc le garant que m'offre ta vertu !

Quoi ! tu pars de ces lieux , chargé de ma vengeance ,

Et de mon ennemi tu brigues l'alliance !

Z É A N G I R .

S'il mérite la mort , si votre haine . . .

S O L I M A N .

Eh bien ?

Z É A N G I R .

L'amour est son seul crime , & ce crime est le mien .

Vous voyez mon rival , mon rival que l'on aime ,

Ou prononcez sa grace , ou m'immolez moi-même .

S O L I M A N .

Ciel ! de mes ennemis suis-je donc entouré ?

Z É A N G I R , à genoux .

De deux fils vertueux vous êtes adoré .

S O L I M A N .

O surprise ! ô douleur !

Z É A N G I R .

Qu'ordonnez-vous ?

L E P R I N C E .

Mon pere ,

Rien n'a pu m'abaisser jusques à la priere ,

Rien n'a pu me contraindre à ce cruel effort ,

Et je le fais enfin , pour demander la mort :

(à genoux.)

Ne punissez que moi .

Z É A N G I R .

C'est perdre l'un & l'autre .

L E P R I N C E .

C'est votre unique espoir .

Z É A N G I R .

Sa mort serait la vôtre .

L E P R I N C E .

TRAGÉDIE.
LE PRINCE.

41

C'est pour moi qu'il révèle un secret dangereux.

ZÉANGIR.

Pour vous fléchir ensemble, ou pour périr tous deux.

LE PRINCE.

Il m'immolait l'amour qui seul peut vous déplaire.

ZÉANGIR.

J'ai dû sauver des jours consacrés à son pere.

SOLIMAN.

Mes enfans, suspendez ces généreux débats.

O tendresse héroïque! admirables combats!

Spectacle trop touchant offert à ma vieilleffe!

Mes yeux connaîtront-ils des larmes d'allégresse?

Grand Dieu! me payez-vous de mes longues douleurs?

De mes troubles mortels chassez-vous les horreurs?

Non, je ne croirai point qu'un cœur si magnanime.

Parmi tant de vertus, ait laissé place au crime.

Dieu! vous m'épargnez le malheur...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, OSMAN.

OSMAN.

Paraissez :

Le trône est en péril, vos jours sont menacés.

Transfuges de leur camp, de nombreux jannaires,

Des fureurs de l'armée insolens émissaires,

Dans les murs de Bizance ont fait leur terreur,

Séditieux sans chef, unis par la douleur.

Ils marchent. Leur maintien, leur silence menace.

En pâlisant de crainte, ils frémissent d'audace;

Leur calme est effrayant, leurs yeux avec horreur

Des remparts du ferrail mesurent la hauteur.

Déjà, devantant l'heure aux prières marquée,

Les flots d'un peuple immense inondent la Mosquée;

Tandis que dans le camp un deuil séditieux

D'un désespoir farouche épouvante les yeux,

Que des plus forcenés l'emportement funeste

Des drapeaux déchirés ensevelit le reste,

Comme si leur courroux, en les foulant aux pieds,

Venait d'anéantir leurs sermens oubliés.

Montrez-vous, imposez à leur foule insolente.

SOLIMAN.

J'y cours; vas; pour toi seul un pere s'épouvante.

Frémis de mon danger, frémis de leur fureur;

Et surtout fais des vœux pour me revoir vainqueur.

LE PRINCE.

Je fais plus; sans frémir je deviens leur ôtage;

J'aime à l'être, Seigneur; je dois ce témoignage

F

42 MUSTAPHA ET ZÉANGIR,
 À de braves guerriers qu'on veut rendre suspects,
 Quand leur douleur soumise atteste leurs respects.
 Ah ! s'il m'était permis ! si ma vertu fidelle
 Pouvait, à vos côtés défavouant leur zele,
 Se montrer, leur apprendre en signalant ma foi,
 Comment doit éclater l'amour qu'ils ont pour moi !
 S O L I M A N , après un moment de silence.
 Gardes, qu'il soit conduit dans l'enceinte sacrée
 Des plus audacieux en tout temps révéree.
 Qu'au fidelle Nessir ce dépôt soit commis.
 Va, mon destin jamais ne dépendra d'un fils.
 Visir, à ses soldats, aux vainqueurs de l'Asie
 Opposez vos guerriers vainqueurs de la Hongrie ;
 Qu'on soit prêt à marcher à mon commandement,
 Veillez sur le Serrail.

S C E N E V I.
 Z É A N G I R , O S M A N
 Z É A N G I R.

Arrêtez un moment.
 C'est vous qui de mon frere accusant l'innocence,
 Contre lui du Sultan excitez la vengeance.
 Je lis dans votre cœur, & conçois vos desseins :
 Vous voulez par sa mort assurer mes destins,
 Et des pièges qu'ici l'amitié me présente
 Garantir par pitié, ma jeunesse imprudente.
 Vous croyez que vos soins, en m'immolant ses jours ;
 M'affligent un moment pour me servir toujours ;
 Que dans l'art de régner sans doute moins novice,
 Je sentirai le prix d'un si rare service,
 Et que j'approuverai dans le fond de mon cœur,
 Un crime malgré moi commis pour ma grandeur.
 O S M A N.
 Moi, Seigneur, que mon ame à ce point abaissée...
 Z É A N G I R.
 Vous le nieriez en vain, telle est votre pensée.
 Vous attendez de moi le prix de son trépas,
 Et même en ce moment vous ne me croyez pas.
 Quoi qu'il en soit, Visir, tâchez de me connaître :
 D'un écueil à mon tour je vous sauve peut être,
 Ses dangers sont les miens, son sort fera mon sort,
 Et c'est moi qu'on trahit en conspirant sa mort.
 Vous-même redoutez les fureurs de ma mere,
 Tremblez autant que moi pour les jours de mon frere :
 A ce péril nouveau c'est vous qui les livrez ;
 Je vous en fais garant & vous m'en répondez.
 O S M A N , seul.
 Quel avenir, ô ciel ! quel destin dois-je attendre !

SCÈNE VII.

ROXELANE, OSMAN.

Viens, les momens font chers, marchons.
OSMAN.

Daignez m'entendre.

ROXELANE.

Eh quoi ?

OSMAN.

Dans cet instant Zéangir en courroux !...

ROXELANE.

N'importe. Ciel ! l'ingrat !... Frappons les derniers coups.
Le Sultan, hors des murs, va porter sa présence.
Dans un projet hardi viens servir ma vengeance.

OSMAN.

Quel projet ! ah ! craignez....

ROXELANE.

Quand un sort rigoureux

A voulu qu'un dessein terrible, dangereux,
Devint en nos malheurs notre unique espérance,
Il faut, pour l'assurer, consulter la prudence ;
Balancer les hafards, tout voir, tout prévenir ;
Et si le sort nous trompe, il faut favoir mourir.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

Le Théâtre représente l'intérieur de l'enceinte sacrée, Nef & les Gardes au fond du Théâtre, le Prince sur le devant & assis : au commencement du monologue.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINCE, *seul & assis.*

L'Excès du désespoir semble calmer mes sens ;
Quel repos ! moi des fers ! ô douleur ! ô tourmens !
Sultane ambitieuse, acheve ton ouvrage ;
Joins pour m'affaîner l'artifice à la rage ;
A ton lâche Visir dicte tous ses forfaits :
Le traître ! avec quel art, secondant tes projets,
De son récit trompeur la perfide industrie
Du Sultan par degrés réveillait la furie !
Combien de ses discours l'adroite fauffeté
A laissé, malgré lui, percer la vérité !
Ce peuple consterné, ce silence, ces larmes
Qu'arrache ma disgrâce aux publiques alarmes,
Ce deuil marqué du sceau de la Religion,

44 MUSTAPHA ET ZÉANGIR.

C'était donc le signal de la rébellion !
 Hélas ! prier , gémir , est-ce trop de licence ?
 Est-on rebelle enfin pour pleurer l'innocence ?
 Et le Sultan le craint ! il croit , dans son erreur ,
 Aller d'un camp rebelle apaiser la fureur !
 Il verra leur respects dans leur sombre tristesse ;
 On m'aime en chérissant sa gloire & sa vieillesse :
 Suspect dans mon exil , nourri presque opprimé ,
 A révérer son nom je les accoutumai ;
 Son fils à ses vertus se plut à rendre hommage :
 Que ne m'a-t-il permis de l'aimer davantage !
 On ne vient point : ô ciel ! on me laisse en ces lieux ;
 En ces lieux si souvent teints d'un sang précieux ,
 Où tant de criminels & d'innocens peut-être ,
 Sont morts sacrifiés aux noirs soupçons d'un maître !
 Que tarde le Sultan ? s'est-il enfin montré ?
 A-t-il vu ce tumulte , & s'est-il rassuré ?
 Et Zéangir ! mon frere ! ô vertus ! ô tendresse !
 Mon frere ! je le vois , il s'alarme , il s'empresse ;
 De sa cruelle mere il fléchit les fureurs ;
 Il rassure Azémire , il lui donne des pleurs ,
 Lui prodigue des soins , me sert dans ce que j'aime :
 Une seconde fois il s'immole lui même.
 Quelle ardeur enflammait sa générosité ,
 En se chargeant du crime à moi seul imputé !
 Quels combats ! quels transports ! il me rendait mon pere :
 C'est un de ses bienfaits , je dois tout à mon frere.
 Non , le ciel , je le vois , n'ordonne point ma mort ;
 Non , j'ai trop accusé mon déplorable sort ;
 J'ai trop éru mes douleurs , tout mon cœur les condamne :
 Je sens qu'en ce moment je hais moins Roxelane.
 Mais quel bruit ; ah ! du moins.... que vois-je ! le Visir !
 Lui , dans un tel moment ! lui , dans ces lieux !

SCENE II.
 LE PRINCE , OSMAN.
 OSMAN.

N Effir ,

Adorez à genoux l'ordre de votre maître.

(Il lui remet un papier.)

LE PRINCE , assis , & après un moment de silence.
 Et vous a-t-on permis de le faire connaître ?

OSMAN.

Bientôt vous l'apprendrez.

LE PRINCE.

Et que fait le Sultan ?

OSMAN.

Contre les révoltés il marche en cet instant.

TRAGÉDIE.
LE PRINCE.

45

(*A part.*) (Haut.)

Les révoltés ! O ciel ! contraignons-nous. J'espere
Qu'on peut m'apprendre aussi ce que devient mon frere.

O S M A N.

Un ordre du Sultan l'éloigne de ses yeux.

LE PRINCE, à part.

Zéangir éloigné ! mon appui ! justes cieus !

(Haut.) Azémire.... O S M A N.

Azémire à Thamas est rendu ;

Elle quitte Bysance.

LE PRINCE, à part.

O rigueur imprévue !

(Haut.) Quel présage ! Et Nessir... cet ordre...

O S M A N.

Est rigoureux.

Craignez de vos amis le secours dangereux.

Qui voudrait vous servir vous trahirait peut-être.

Ce séjour est sacré ; puisse-t-il toujours l'être !

Souhaitez-le & tremblez : vos périls sont accrus :

Ce zele impétueux qu'excitent vos vertus....

LE PRINCE.

Cessez : je sai le prix qu'il faut que j'en espere ;

Roxelane avec vous les vantait à mon pere.

Sortez. O S M A N.

Vous avez lu, Nessir obéissez.

S C E N E I I I.

LE PRINCE, seul.

O Ciel ! que de malheurs à la fois annoncés !

Zéangir écarté ! le départ d'Azémire !

Tout ce qui me confond , tout ce qui me déchire !

Craignez de vos amis le secours dangereux !...

Je lis avec horreur dans ce mystere affreux.

(*A Nessir.*)

Si l'on s'armait pour moi , si l'on forçait l'enceinte....

Tu frémis ; je t'entends... d'où peut naître leur crainte ?

Leur crainte ! on l'espérait : cet espoir odieux ,

Le Visir l'annonçait , le portait dans ses yeux.

S'il ne s'en croyait sûr , eût-il osé m'instruire ?

Viendrait-il insulter l'héritier de l'Empire ?

Comme il me regardait incertain de mon sort

Mendier chaque mot qui me donnait la mort !

Et j'ai dû le souffrir l'insolent qui me brave !

Le fils de Soliman bravé par une esclave !

Cet affront , cet horreur manquaient à mon destin ;

Après ce coup affreux le trépas... mais enfin ,

Qui peut les enhardir ? Quelle est leur espérance ?

Qu'on attaque l'enceinte ? & sur qu'elle apparence....

Est-ce dans ce serrail que j'ai donc tant d'amis ?

Parmi ces cœurs rampans à l'intérêt soumis ,

Qu'importent mes périls, mon sort, ma renommée ?

C'est le peuple qui plaint l'innocence opprimée.

L'Esclave du pouvoir ne tremble point pour moi :

A Roxelane ici tout a vendu sa foi...

Quel jour vient m'éclairer ? Si c'était la Sultane !...

Ce crime est en effet digne de Roxelane.

Oui, tout est éclairci. Le trouble renaissant,

Le peuple épouvanté, le soldat frémissant ;

C'est elle qui l'excite : elle effrayait mon père,

Pour surprendre à sa main cet ordre sanguinaire.

Les meurtriers sont prêts par sa rage apostés ;

Les coups sont attendus ; les momens sont comptés.

Grand Dieu ! si le malheur, si la faible innocence

Ont droit à ton secours non moins qu'à ta vengeance ;

Toi, dont le bras prévient ou punit les forfaits,

Au lieu de ton courroux signale tes bienfaits ;

Je t'en conjure, ô Dieu, par la voix gémissante

Qu'éleve à tes Autels la douleur suppliante ;

Par mon respect constant pour ce pere trompé

Qui périra du coup dont tu m'auras frappé ;

Par ces vœux qu'en mourant t'offrait pour moi ma mere,

Je t'en conjure... au nom des vertus de mon frere.

Calmons-nous ; espérons : je respire : mes pleurs

De mon cœur moins saisi soulagent les douleurs :

Le ciel... qu'ai-je entendu ?...

(Au bruit qu'on entend, les gardes tirent leurs coutelas. Nefsir tire son poignard. Nefsir écoute s'il entend un second bruit.)

Frappe, ta main chancelle ;

Frappe.

(Le second bruit se fait entendre. Ceux des gardes qui sont à la droite du Prince passent devant lui pour aller vers la porte de la prison, & en passant forment un rideau, qui doit cacher absolument l'action de Nefsir aux yeux du Public.)

SCENE I V.

LE PRINCE, ZÉANGIR.

ZÉANGIR, s'avançant jusques sur le devant du Théâtre de l'autre côté.

Viens, signalons notre foi, notre zele ;

Courons vers le Sultan ; désarmons les soldats,

Qu'il reconnaisse enfin...

(En ce moment les gardes qui environnaient le Prince mourant, se rangent & se développent de maniere à laisser voir le Prince, à Zéangir & au spectateur.)

O ciel ! que vois-je !... hélas !

Mon frere ! mon cher frere ! ô crime ! ô barbarie !

(Aux gardes.)

Monstres, quel noir projet, quelle aveugle furie ?

(Nefsir lui montre l'ordre, sur lequel Zéangir jette les yeux.)

Qu'ai-je lu ? qu'ai-je fait ? Malheureux ! quoi ! ma main...
 O mon frere ! & c'est moi qui suis ton assassin !
 O sort ! c'est Zéangir que tu fais parricide !
 Quel pouvoir formidable à nos destins préside !
 Ciel !

LE PRINCE.

De trop d'ennemis j'étais enveloppé,
 Ton frere à leurs fureurs n'aurait point échappé.
 Je plains le désespoir où ton ame est en proie.
 La mienne en ce malheur goûte au moins quelque joie.
 Je te revois encor ; je ne l'espérais pas ;
 Ta présence adoucit l'horreur de mon trépas.

ZÉANGIR.

Tu meurs ! ah , c'en est fait !

SCENE DERNIERE.

LE PRINCE , ZÉANGIR , SOLIMAN , ROXELANE.

SOLIMAN.

Tout me fuit , tout m'évite :
 Quelle morne terreur dans tous les yeux écrite !
 Que vois-je ! se peut-il ?... mon fils mourant , ô cieus !

ROXELANE.

Il n'est plus.

SOLIMAN.

Quoi , Nessir , quel bras audacieux ?...

ZÉANGIR , *se relevant de dessus le corps de son frere.*
 Pleurez sur l'attentat , pleurez sur le coupable,
 C'est Zéangir.

SOLIMAN.

O crime ! ô jour épouvantable !

ROXELANE , *à part.*

Jour plus affreux pour moi !

SOLIMAN.

Cruel , qu'espérais-tu ?

ZÉANGIR.

Prévenir vos dangers , vous montrer sa vertu ;
 Des soldats désarmés arrêter la licence.

SOLIMAN.

Hélas , dans leurs respects j'ai vu son innocence.
 Détrompé , plein de joie , en les trouvant soumis ,
 Tout mon cœur s'écriait , vous me rendez mon fils ,
 Et pour des jours si chers , quand je suis sans alarmes ;
 Quand j'apporte en ces lieux ma tendresse & mes larmes....

ZÉANGIR , *hors de lui , & s'adressant à Roxelane.*
 C'est vous dont la fureur l'égorge par mon bras ;
 Vous dont l'ambition jouit de son trépas ;
 Qui sur tant de vertus fermant les yeux d'un pere ,
 L'avez fait un moment injuste , sanguinaire....

48 MUSTAPHA ET ZÉANGIR ;

(*A Soliman.*)

Pardonnez , je vous plains , je vous chéris... hélas !
Je connais votre cœur , vous n'y survivrez pas.
C'est la dernière fois que le mien vous offense :

(*Regardant sa mere.*)

Mon supplice finit & le vôtre commence.

(*Il se tue sur le corps de son frere.*)

S O L I M A N.

O comble des horreurs !

R O X E L A N E.

O transports inouis !

S O L I M A N.

O pere infortuné !

R O X E L A N E.

Malheureuse ! mon fi's ,

Lui pour qui j'ai tout fait ; lui , depuis sa naissance ,
De mon ambition l'objet , la récompense ;
Lui qui punit sa mere en se donnant la mort ,
Par qui mon désespoir me tient lieu de remord.
Pour lui j'ai tout séduit , ton Visir , ton armée.
Je t'effrayais du deuil de Bizance alarmée.
De ton fils en secret j'excitais les soldats.
Par cet ordre surpris tu signais son trépas ;
Je forçais sa prison , sa perte était certaine.
L'amitié de mon fils a devancé ma haine.
Un Dieu vengeur par lui prévenant mon dessein...
Le Musulman le pense & je le crois enfin ,
Qu'une fatalité terrible , irrévocable ,
Nous enchaîne à ses lois , de son joug nous accable :
Qu'un Dieu , près de l'abyme où nous devons perir ,
Même en nous le montrant , nous force d'y courir ;
J'y tombe sans effroi ; j'y brave sa colere ,
Le pouvoir d'un Despote & les fureurs d'un pere.
Ma mort.... (*Elle fait un pas vers son fi's*)

S O L I M A N.

Non , tu vivras pour pleurer tes forfaits.

Monstre , de ses transports prévenez les effets.
Qu'on l'enchaîne en ces lieux , qu'on veille sur sa vie.
Tu vivras dans les fers & dans l'ignominie ,
Aux plus vils des humains vil objet de mépris ,
Sous ces lambris affreux teint du sang de ton fils.
Que cet horrible aspect te poursuive sans cesse ;
Que le ciel , prolongeant ton obicure vieillisse ,
T'abandonne au courroux de ces manes sanglans :
Que mon ombre bientôt redouble tes tourmens ,
Et puisse en inventer de qui la barbarie
Egale mes malheurs , ma haine & ma furie.

F I N.



To

842.5 .C44mz C.2
Mustapha et Zeangir AFU7829
Stanford University Libraries

d on



3 6105 044 984 784

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

